

LE FORUM



- Numéro 16 -

Février 2011

Table des matières

	<i>Page</i>
Liminaire	3
SECTION 1 : ACTUALITÉS	
● Je rêve... <i>par Jean-Jacques Chagnon</i>	6
● La sacralisation du pouvoir mâle <i>par Marie-Andrée Roy</i>	7
● Reconnaissance <i>par Gérard Laverdure</i>	12
● Lettre ouverte aux évêques du Québec <i>par André Gadbois</i>	13
SECTION 2 : DOSSIERS	
● Brève histoire de l'épiscopat <i>par Daniel Pourchot</i>	15
● Église : crise et espérance <i>par José Comblin</i>	18
● Debout devant l'inquisition romaine <i>par Lise Baroni Dansereau</i>	32
● En route vers... <i>par Claude Lefebvre</i>	33
SECTION 3 : SPIRITUALITÉ	
● Ta religion n'a aucune importance <i>par Leonardo Boff</i>	48
● Une conscience éclairée et libre <i>par Alain Ambeault</i>	49
SECTION 4 : VIE DU RÉSEAU	
● Nomination des évêques <i>par RFAN</i>	57
● Coup d'œil sur le site internet <i>par Michel Bourgault</i>	60
Inscription au Réseau des Forums André-Naud	61
Contributions financières	63

Liminaire



*C'était le 8 décembre 1965 sur le parvis de la basilique St-Pierre. C'était la lecture des Messages du concile à différentes catégories de femmes et d'hommes de la grande société planétaire (gouvernants, artistes, femmes, pauvres, jeunes, travailleurs, ...). Des extraits de l'introduction lue par Paul VI : « **Moment unique que celui-ci; moment d'une signification et d'une richesse incomparables... Il nous semble entendre s'élever de partout dans le monde une immense et confuse rumeur : l'interrogation de tous ceux qui regardent vers le concile et nous demandent avec anxiété : n'avez-vous pas un mot à nous dire?... Ces voix implorantes ne resteront pas sans réponse. C'est pour toutes les catégories humaines que le Concile travaille depuis quatre ans; c'est pour elles qu'il a élaboré cette Constitution sur l'Église dans le monde d'aujourd'hui que nous promulguons hier aux applaudissements enthousiastes de votre assemblée** ».¹ L'Expo '67 se préparait, se dessinait aussi Mai '68, se rédigeait *Humanae vitae*, volaient toutefois ici et là des milliers de petits papillons vert espérance ou vert printemps, des prophètes se levaient, parlaient haut et fort, et agrandissaient la petite fenêtre ouverte par les « 2365 évêques venus de 79 nations et représentant 500 millions de catholiques ».²*

***E**t nous voilà, cinquante ans après, en plein hiver, en plein désert, en pleine chaloupe trouée, déçu(e)s, blessé(e)s, irrité(e)s. L'institution cléricale a pris le dessus sur l'Église des baptisés, les prophètes ont été tassés, les rites ont muselé la Parole, les normes sont encensées et le souci des plus pauvres est inscrit dans la marge. La collégialité des évêques avec « le continuateur de Pierre »³ est effacée, la liberté de parole qui existait à Vatican II est contrôlée et « l'Église universelle est devenue le diocèse du pape. »⁴ Le système a les deux mains sur le volant et sait où il s'en va. L'institution est recroquevillée sur elle-même et choisit une « pastorale » d'entretien : l'Évangile est redevenu un livre pour le culte. Des odeurs tridentines se font de plus en plus sentir et font écran au développement de l'humble Royaume de Dieu ouvert à tous et toutes.*

Mais l'hiver demeure une saison étonnante et intéressante : n'est-ce pas durant ces mois froids et enneigés que mûrissent les bourgeons, ces tenaces porteurs de Vie à la « couenne » dure? Le désert aussi a ses richesses : c'est là que, guidé par Moïse, le peuple de Dieu a vécu selon la loi du partage, a fait une place aux plus pauvres et a découvert qu'il avait lui aussi la « couenne » dure. Quant à la chaloupe trouée, elle peut être l'occasion d'apprendre à nager pour ne pas être submergé, comme le chantait Hugues Aufray au temps des années vertes d'espérance. Ce Bulletin numéro 16 dédié à ceux et celles qui ont la « couenne » dure commence par un rêve, celui de Jean-Jacques Chagnon décédé récemment et abonné au Bulletin depuis les débuts avec son épouse Hugnette, un rêve qui rejoint celui de pas mal de monde. Dans cette même section du Bulletin, un texte de Gérard Laverdure du FAN de Montréal rend hommage aux nombreuses personnes dont la vie de foi a influencé l'homme debout qu'il est aujourd'hui. Pour sa part, Marie-Andrée Roy souligne comment il est difficile pour les institutions religieuses dont l'Église catholique de poser des gestes concrets pour éradiquer la violence en son sein et de ne pas abuser du pouvoir mâle.

Dans la section 2 du présent Bulletin et dans sa section 1, Lise Baroni Dansereau à sa façon et André Gadbois à la sienne interpellent les évêques un peu trop silencieux devant les abus de pouvoir du « continuateur de Pierre » et de sa curie : les deux auteurs les invitent à briser le silence et à se tenir DEBOUT COLLÉGIALEMENT devant les inquisiteurs de la curie romaine pour éviter de transformer l'institution catholique en musée des temps médiévaux. Daniel Pourchot nous fait voir dans son article (section 2) qu'aux origines la collégialité fut plus qu'un mot et qu'elle était au service des Églises locales. Claude Lefebvre qui depuis 3 ans est très présent à la situation de l'Église de France nous démontre que le Réseau des Parvis, les P.A.V.É.S. et la Conférence des baptisés de France sont nés à partir d'une problématique qui ressemble grandement à celle qui a donné naissance au Réseau des Forums André-Naud : de cette constatation, il dégage une question/projet. (Section 2) Quelle audace et quelles perspectives dans la conférence donnée au Brésil par José Comblin (théologien de 87 ans) à l'occasion du 30^e anniversaire de l'assassinat de

Mgr Romero! La place de l'Évangile, l'importance des laïcs, le rôle de la théologie, l'urgence de chasser notre peur et de foncer ensemble : des thèmes abordés avec prophétisme et clarté. Toujours dans la section 2.

***D**ans la section Spiritualité (« c'est-à-dire ce qui préside à l'unification des différentes facettes de nos vies et qui confère du sens à ce tout unifié » - Mgr Geoffrey Robinson), le Dalai Lama dialogue avec Leonardo Boff : des paroles de sagesse! Et Alain Ambeault, dans un texte d'une grande douceur et d'une grande force, nous propose une mesure, des traits, des caractéristiques d'une conscience éclairée, cet « outil » incontournable pour oser dans la vérité et la paix intérieure.*

*Le présent Bulletin se termine par un texte qui est l'aboutissement d'une décision adoptée unanimement à la dernière assemblée générale du RFAN au sujet du nombre d'évêques québécois qui devront quitter dans un court laps de temps et de la façon dont le choix sera fait pour nommer leurs successeurs : **Nomination des évêques : pourquoi la parole du Peuple ne compte-t-elle pas?** (prise de position du RFAN)*

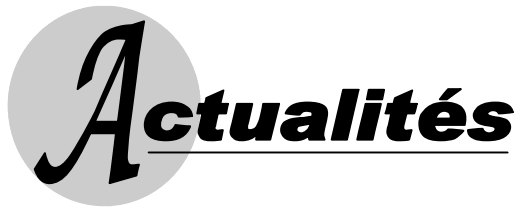
L'ensemble de tous ces textes du Bulletin numéro 16 fait voir un tout petit peu qu'en plein hiver ou en plein désert, ou dans une chaloupe trouée, existent des chrétiennes et chrétiens catholiques à la « couenne » dure qui vivent DEBOUT leur foi en l'Homme de Nazareth et en son projet que le concile Vatican II avait si bien présenté.

Notes :

1. Messages du Concile, Fides 1965, pages 3 et 4.
2. Paul-Émile Charbonneau, Célébrer l'annonce de Vatican II, Novalis 2008, page 6.
3. Expression de Mgr Geoffrey Robinson dans Le pouvoir déviant, Novalis 2010.
4. Idem page 133.

*André Gadbois
Pour le Comité de rédaction du Bulletin*

SECTION : 1



Actualités

Je rêve...

Je rêve au jour où le Chef de l'Église va enfin voir la lumière à travers l'or qui l'entoure. Je rêve au jour où le Pape découvrira qu'il a vocation à la pauvreté. Pas au pouvoir ni à la pompe ni à la pourpre. Je rêve au jour où le courage lui sera insufflé de tout remettre en question et de donner un « majuscule » coup de barre à la gouvernance dont il a tâche. Je rêve au jour où lui sera inspiré l'audace de quitter le Vatican, de se délester de son pouvoir de chef d'état, de s'installer à Rome dans l'une de ses nombreuses cathédrales de la capitale italienne et de se déclarer simplement, mais véritablement évêque de Rome. Je rêve au jour où il sera enfin redevenu « Primus inter pares », évêque comme tant d'autres par toute la Terre, continuateur de Pierre sans avoir à pontifier.

Je rêve au jour où dans tout ce grand chambardement, l'ensemble du Vatican, palais, trésors et territoire compris, puissent être confiés, avec l'accord de l'état italien, à la garde de l'Unesco qui a vocation, beaucoup plus que l'Église, à mettre ces immenses richesses en valeur et à les ouvrir au monde entier. Je rêve au jour où les centaines

d'ecclésiastiques fonctionnaires qui s'agitent au Vatican seront recyclés en autant de préposés à la pastorale communautaire. Je rêve enfin à une Église qui abandonne son modèle centralisateur, autoritaire et pyramidal. Et qui installe sa hiérarchie dans la simplicité.

Oui, je sais, je suis un rêveur.

Et je sais aussi que mon rêve est porteur d'une vision qui a grandement besoin d'être raffinée. Vous imaginez bien que je n'ai pas discuté de mes fantasmes avec les autorités de l'Unesco. Je ne suis pas non plus familier avec les accords du Latran et, en conséquence, j'ignore les implications de ce que construit mon rêve. Mais, enfin, vous saisissez l'idée générale : je rêve surtout de voir la hiérarchie de l'Église s'extraire de la terrible épreuve qui lui a été imposée par l'Histoire et de se désengluer d'un environnement qui n'est pas propice à témoigner du message du Christ. Depuis le Moyen-Âge, on traîne une conception de l'Église qui s'est progressivement développée en un Imperium politico-spirituel. La rutilance du milieu dans lequel évolue la pléthore d'experts, choisis sans doute parmi les meilleurs, tous au service de plusieurs dicastères qui, chacun, porte en soi sa propre justification, ne peut pas ne pas entretenir l'atmosphère d'une cour avec son goût de l'autorité et du secret. Et à travers les âges, on y a secrété une assez détestable culture de l'infailibilité. Difficile de ne pas avoir raison quand on est au service du prince!

Au début nous étions le peuple de Dieu confié à Pierre et aux douze apôtres, nos premiers évêques pasteurs. Deux mille ans plus tard, nous sommes toujours le peuple de Dieu, mais nos évêques pasteurs doivent se soumettre à un gouvernement impérial qui fait de leur soumission une obligation surdimensionnée.

On dit que parfois trop de richesse fait écran à la grâce. Est-ce vrai seulement pour le peuple de Dieu ou est-ce vrai aussi pour la hiérarchie du peuple de Dieu? Est-ce que l'on peut envisager de déménager de Pape sans faire scandale? Le Pape serait-il moins Pape s'il s'installait ailleurs qu'au Vatican? Le serait-il moins s'il cessait d'être chef d'état?

Je suis un rêveur et mon rêve est porteur d'une vision grossière qui a besoin d'être raffinée. De grâce, aidez-moi!

Jean-Jacques Chagnon



La sacralisation du pouvoir mâle - Dossier -

Les religions qui cautionnent une forme ou l'autre de hiérarchie entre les sexes cultivent un terreau propice à la subordination des femmes et légitiment la violence patriarcale.

La religion peut être parole et acte d'amour, de justice, de compassion, d'espérance et de solidarité de l'humani-

té faite homme et femme. Aux yeux de plusieurs, les grandes religions ont contribué, au cours de l'histoire, à réduire les violences sociétales et notamment à protéger les femmes et les enfants des barbaries patriarcales. On peut trouver de multiples exemples où les conditions de vie des femmes se sont améliorées dans la foulée des enseignements de Jésus, de Muhammad ou de Bouddha. Quand Jésus dit à la foule « que celui qui est sans péché lui jette la première pierre », il prend directement la défense d'une femme qui a transgressé la loi patriarcale. Quand Muhammad met fin aux pratiques d'enterrement de bébés filles vivantes, il récuse une des formes les plus violentes de misogynie. Quand le Bouddha finit par accepter que Mahaprajapati Gautami, sa mère adoptive, fonde l'Ordre des bhikhunis, il reconnaît la possibilité d'un véritable développement spirituel pour les femmes. Mais ces récits positifs n'effacent en rien le fait que toutes les religions restent aujourd'hui porteuses de dimensions violentes à l'endroit des femmes. Certes, les agressions physiques font de plus en plus l'objet de dénonciation, mais les religions, chacune à leur façon, contribuent à reproduire des rapports sociaux de domination d'un sexe sur l'autre. Et la domination constitue une forme de violence. En maintenant des rapports d'inégalité entre les sexes dans leurs organisations, en mettant de l'avant des modèles féminins de soumission, en cherchant à contrôler la vie des femmes notamment leur sexualité par des discours moraux misogynes -, les religions favorisent la reproduction de la violence sexiste.

Une fois que l'on a dit cela, qu'est-ce qu'on fait? Car, en pratique, les femmes sont massivement présentes dans toutes les traditions religieuses. Elles ne sont généralement pas appelées à contribuer à la « production » du fait religieux parce qu'elles sont exclues des fonctions sacerdotales et de direction. Mais elles participent directement et intensivement à sa « reproduction » en transmettant des valeurs, des croyances, des rituels à leurs enfants et, dans nombre de cas, en exerçant, sans véritable reconnaissance, différentes fonctions caritatives et pastorales dans leurs communautés. On ne peut oblitérer le fait que ces exclusions et ces différentes formes de non-reconnaissance constituent une forme de violence. Certains suggèrent aux femmes de quitter les religions parce qu'elles sont irréformables et intrinsèquement patriarcales - une voie empruntée par un nombre croissant de femmes -, là où d'autres choisissent d'explorer, avec plus ou moins de radicalité et des succès fort mitigés, des voies de changement au sein de leur tradition.

Difficile de trouver la bonne solution pour agir contre la violence. Pour ma part, je retiens deux choses. Premièrement, la société civile et les responsables politiques ne doivent pas offrir, au nom de la liberté de religion, un traitement différencié aux religions, à leurs adeptes et à leurs responsables. La tolérance-zéro concernant la violence faite aux femmes et aux enfants doit s'appliquer à tous, y compris aux organisations religieuses et à leurs membres.

Deuxièmement, il serait souhaitable que les intervenantes et intervenants en matière de violence développent une meilleure connaissance du fait religieux pour être en mesure de cibler leurs interventions auprès de femmes croyantes violentées. Car dans chaque tradition, si sexiste soit-elle, il existe des ressources religieuses et spirituelles pour combattre la violence et ses effets dévastateurs. Par exemple, pour des femmes bouddhistes, la pratique de la méditation peut, dans certains cas, être plus « reconstructrice » qu'une thérapie collective. Il apparaît que la figure de la shakti peut être particulièrement inspirante pour des femmes hindoues en quête de leur énergie pour contrer la violence. Des femmes musulmanes voient pour leur part dans Aïcha, la jeune épouse du prophète, une figure combative pour s'affirmer comme personnes à part entière.

CATHOLICISME ET VIOLENCE

Le catholicisme n'est pas plus violent que les autres religions, mais il importe qu'on y jette un regard plus précis parce qu'il joue un rôle particulièrement structurant dans le développement des représentations et des rapports entre les sexes dans la société québécoise. Les papes ont certes fermement dénoncé, au cours des dernières décennies, la violence faite aux femmes et aux enfants. Ils ont convié les communautés catholiques à faire de la lutte à la violence une priorité. Mais il existe, au sein même du catholicisme, une indéniable culture productrice et reproductrice de la

violence. Examinons quelques composantes de ce système.

Les représentations stéréotypées du féminin. Marie et Ève demeurent les deux figures qui traduisent la quintessence du bon et du mauvais féminin, les deux figures à partir desquelles on évalue l'ensemble des femmes et les hiérarchie. D'un côté, un féminin exalté, magnifié parce qu'à la fois vierge et mère, totalement obéissant à Dieu et, de l'autre, un féminin honni et méprisé parce que figure de tentation pour l'homme et de désobéissance à Dieu. Dépassée, cette image? Plutôt singulièrement omniprésente dans les discours du magistère. Et porteuse de violence pour les femmes, parce qu'elle constitue une forme d'enfermement et de départage entre elles : les bonnes et les méchantes, les pures et les souillées. À cela s'ajoute la légitimation, au moins implicite, de la violence masculine parce qu'il faut bien contrôler et punir toutes ces Ève en puissance qui dénaturent l'ordre de la création et compromettent la vocation de l'homme.

Le mépris et le contrôle de la sexualité. Au cours des dernières décennies, les détenteurs du siège de Pierre se sont distingués par des discours insistants et névrotiques sur la sexualité : pas de contraception qui fait appel à des moyens mécaniques ou chimiques, pas d'avortement, pas de relations sexuelles avant le mariage, pas d'usage du condom pour empêcher la propagation du sida, etc. Mais cela n'est pas de la violence, dit-on; ce ne sont que des

paroles et les gens sont capables de faire la part des choses. Ah oui? En Afrique, la majorité des personnes qui sont atteintes du sida sont des femmes. Et nombre d'entre elles ont été infectées par des hommes à qui on a dit, au nom de la vertu de l'abstinence, de ne pas porter de condom. Le Vatican milite pour que les Nations unies coupent les fonds à des organismes humanitaires qui s'occupent de planification familiale. Pourtant, chaque année, dans les pays en voie de développement, des milliers de femmes meurent en couche. L'année dernière, le drame d'une petite fille de neuf ans, enceinte de jumeaux à la suite de viols répétés commis par son beau-père, a ému la planète. Mgr José Cardoso Sobrinho, évêque du diocèse de Recife au Brésil, a déclaré que « le viol est un péché moins grave que l'avortement » et a excommunié la mère de la fillette ainsi que l'équipe médicale qui avait pratiqué l'avortement. Plus près de nous, le cardinal Ouellet a récemment soutenu qu'un avortement, même à la suite d'un viol, est moralement considéré comme un crime. Autant de paroles « vertueuses » qui violentent directement les femmes.

La perversion du sacerdoce. Une autre zone minée : le ministère ordonné, tel que compris par Rome, tend à déposséder les baptisés de leur sacerdoce baptismal et à sacraliser le prêtre parce que gestionnaire du sacré, homme à part qui détient le « pouvoir » de faire advenir le Christ - Jésus dans l'eucharistie. Le « prix » à payer pour ce « pouvoir » est la chasteté vécue dans le célibat. La communauté des baptisés devient

dépendante du bon vouloir des prêtres pour sa sanctification et ces derniers, aux prises avec la représentation éthérée du « saint prêtre », s'enlisent dans un rôle désincarné où prédomine la gestion du sacré sur la fonction de témoin de la Bonne Nouvelle. Cette privation des uns et cet enfermement des autres constituent une indéniable forme de violence en étroite parenté avec les représentations stéréotypées du féminin et les discours névrosés sur la sexualité. Ce système génère aussi l'exclusion des femmes des ministères ordonnés, une autre injustice grave et un appauvrissement des communautés en quête de figures rassembleuses. Je ne crois pas que l'ordination des femmes et le mariage des prêtres puissent résoudre tous ces problèmes, mais ils corrigeraient une forme insoutenable d'apartheid et ouvriraient, à tout le moins, sur une autre anthropologie des rapports hommes-femmes et de la sexualité dans l'Église.

En effet, dans le système actuel, les candidats au sacerdoce ne bénéficient pas de conditions favorables qui permettent d'acquérir la maturité requise pour développer des rapports égaux avec les femmes et assumer positivement leur sexualité. Ce système pave même la voie au développement de différents désordres et dénis qui, combinés, peuvent être explosifs : croire en la supériorité du prêtre jusqu'à son impunité (être au-dessus des lois), occulter la sexualité au nom de la chasteté, mais l'exercer dans la clandestinité, etc. Les scandales qui minent présentement l'Église catholique ont quelque chose à voir avec ce modèle de

prêtrise. Et je ne pense pas que ce soit en réaffirmant haut et fort que seul le célibat constitue le remède à cette crise qu'il y aura sortie effective de la crise. En attendant, des femmes et des enfants continuent d'être abusés, violés, violentés...

Le rapport à la vérité, à l'obéissance et au secret. À mon avis, la clé qui verrouille ce système a beaucoup à voir avec les concepts de vérité, d'obéissance et de secret tels qu'ils se déploient dans l'Église. En effet, une partie non négligeable de sa direction croit sincèrement qu'elle détient la Vérité et est incapable de reconnaître la capacité de discernement présente dans la communauté ecclésiale. Cette vérité, qui serait transmise directement par l'Esprit Saint au magistère, donne à celui-ci un pouvoir absolu sur ses subordonnés, clercs et laïcs confondus. Elle l'autorise à exiger d'eux soumission et obéissance. Ce système, qui s'apparente à de l'autoritarisme, mine l'Église de l'intérieur. Pensé pour assurer la cohésion et la force de cette institution, il l'atrophie et la rend incapable de se renouveler. Il gangrène l'armature morale de l'Église. Les individus ne sont pas invités à être autonomes et responsables, à exercer leur discernement moral, ils sont plutôt appelés à se plier aux exigences des autorités, à ne pas questionner leurs décisions et à obéir. Ce système, violent en soi, favorise le développement d'individus immatures et irresponsables au plan moral. Si certains y échappent, il est frappant de voir à quel point des membres de l'institution ecclésiale ont intériorisé cette obéissance infantilissante et sont

paralysés devant les diktats romains. On les entend parfois se rebiffer un peu, mais ils finissent habituellement par se soumettre. Et la loi du secret, l'omerta ecclésiale, a passablement réussi, jusqu'à tout récemment, à imposer le silence pour éviter le scandale ou pour ne pas discréditer l'Église, quitte à faire subir une autre forme de violence aux personnes violentées, abusées et violées par des gens d'Église. Les récents scandales, largement médiatisés, annoncent peut-être que ce temps est révolu.

DES PISTES DE CHANGEMENT

L'Église catholique québécoise a manifesté, depuis une vingtaine d'années, une sympathie bien réelle à l'endroit des femmes et des enfants victimes de violence conjugale et une volonté de contribuer au changement culturel et social. Par exemple, le document *Violence en héritage* (1989), réalisé par des femmes catholiques féministes, endossé et publié par le Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec, est reconnu pour la qualité de son analyse du cycle de la violence. Il cerne courageusement et efficacement les causes de la violence telles l'économie prédatrice, le patriarcat et l'histoire religieuse. La publication du document a été suivie d'une série de séances de formation dans tout le Québec - offertes en collaboration avec le Réseau des répondantes diocésaines à la condition des femmes en Église -, destinées à mieux repérer, analyser et intervenir pour contrer la violence conjugale.

Or, lorsque des femmes en Église ont interpellé les autorités sur des questions de violence vécues au sein même de l'institution ecclésiale, elles ont provoqué un sérieux malaise. Va pour reconnaître la violence conjugale, mais la violence ecclésiale reste taboue : exploitation sexuelle commises à l'endroit de femmes et d'enfants, discriminations à l'endroit de personnes homosexuelles, exclusions pour non conformité à la morale sexiste, etc. Nombre de croyantes et de croyants ont aujourd'hui la conviction que l'Église d'ici doit être en mesure d'appliquer à son organisation l'analyse et les remèdes qu'elle prône pour contrer la violence dans la société. Et on peut avancer que cette conviction est partagée par des personnes d'autres religions qui commencent à questionner, de plus en plus ouvertement, les abus de toutes sortes commis par des gens de leur tradition religieuse. La crédibilité et la pertinence sociale des religions, comme sources d'amour, de justice et de solidarité, commandent que des paroles et des actes concrets d'éradication de la violence soient posés au sein de chacune des traditions religieuses.

Marie-Andrée Roy

L'auteure est professeure au Département de sciences des religions de l'UQAM, directrice de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) et membre fondatrice de la collective L'autre Parole

*Tiré de Revue Relations - Violence et religion - Numéro 744, novembre 2010
La sacralisation du pouvoir mâle, pp. 15, 16 et 17*



Reconnaissance

Je viens répondre à l'invitation de Claude Jasmin de rendre hommage aux professeurs et très nombreux frères et prêtres que j'ai connus tout au long de ma vie. À 66 ans et ayant presque toujours travaillé en pastorale dans les diocèses de St-Jérôme et Montréal, j'en ai connu quelques centaines. J'ai aussi travaillé avec des centaines de femmes géniales, enseignantes, militantes et agentes de pastorale. Je leur dois beaucoup pour l'homme éduqué, spirituel et engagé dans la société et l'Église que j'ai été jusqu'à aujourd'hui. J'ai développé avec eux et elles compassion, esprit critique, analyse et solidarité sociale. Grand merci à ces compagnons de route!

Ceci dit, je considère que la principale faute grave ayant affligé l'Église catholique depuis des siècles, n'est pas d'abord le dérapage des 7 % de prêtres ayant agressé des enfants, mais la culture de pouvoir absolu, de secret et d'impunité, mise en place par les autorités romaines, qui a couvert ces crimes. Cette obsession du pouvoir, du contrôle de l'image et des consciences, de la soumission mur à mur est toujours solidement en place au Vatican. Le Concile Vatican II fut un coup de barre vers la collégialité, l'ouverture à la modernité, la responsabilisation du Peuple de Dieu, le dialogue et la liberté. Tous les efforts de la Curie romaine depuis quelques décades vont dans le sens d'éteindre ces braises prometteuses allumées par Jean XXIII. Le danger des abus de pouvoir est donc toujours présent.

Dernièrement, des membres du Réseau des Forum André Naud (Trois-Rivières et Nicolet) ont fait parvenir leurs commentaires au Nonce apostolique au Canada, son Éminence... Pedro Lopez Quintana, concernant la nomination de leurs futurs évêques car d'ici deux-trois ans, neuf des dix-neuf évêques du Québec arrivant en fin de mandat seront remplacés. La réponse du Nonce s'est concentrée massivement, à coup de catéchisme cartonné sur la tête, sur l'affirmation de la primauté du Pape. Il n'a rien entendu sinon en termes de pouvoirs. En voici la fin : « ... *En effet, le Pontife romain a sur l'Église, en vertu de sa charge de Vicaire du Christ et de Pasteur de toute l'Église, un pouvoir plénier, suprême et universel qu'il peut toujours librement exercer* » (Lg; CD2 ; 9 et Catéchisme no 882). En bon québécois, je résumerais sa réponse ainsi : mêlez-vous de vos affaires, vos opinions on s'en fout. Le Boss c'est le Pape, l'Église c'est lui, il a le pouvoir absolu et il s'en sert. On est ici aux antipodes de l'Évangile et de son esprit où Dieu se fait proche comme un frère, une soeur.

Gérard Laverdure

13 décembre 2010



Lettre ouverte aux évêques du Québec

Laval, 17 janvier 2011

Messieurs,

Je voudrais vous dire à vous, messieurs que j'apprécie, que présentement la gérance et la gouvernance de votre collègue Benoît m'irritent beaucoup. Dans une autre langue que la mienne, j'oserais écrire : « Enough is enough! ». Pendant des années, alors qu'il se prénomait Josef, il a contribué à l'effacement de l'esprit et des documents du concile Vatican II. Et maintenant, porté à l'ultime pouvoir par ses collègues de son institution qui est aussi la vôtre et la mienne, il adopte des comportements qui risquent de faire écran à l'Évangile. Je dirais qu'il me donne l'impression de s'appliquer davantage à augmenter les effectifs en perte de vitesse qu'à se placer au service de l'Humanité menacée par les grands parrains et voyous de notre désordre social.

Bien sûr, je suis éloigné de lui et je n'ai même pas sa photo dans mon bureau : je peux me tromper! Mais vous qui êtes ses collègues, que pensez-vous de ces trois évêques mariés qui quittent l'épiscopat anglican pour devenir « simples prêtres catholiques » parce qu'ils n'acceptent pas que des femmes soient ordonnées prêtres dans leur Église, l'Église d'Angleterre? Que pensez-vous qu'ils soient devenus solennellement prêtres catholiques mariés alors que votre collègue Benoît l'interdit aux

hommes désireux de devenir prêtres dans son institution? C'est bien vrai, comme l'écrivait Jean-Claude Leclerc (Le Devoir, 17 janvier 2011), « que l'initiation à l'engagement catholique pour les catéchumènes adultes est une démarche de 12 mois » : eux, 3 mois! Pourquoi selon vous? Heureusement, et vous le savez : vous n'aurez pas à les affecter dans une paroisse car votre collègue Benoît a créé juste pour eux un diocèse spécial, un ordinariat. Quelle attention!

Je sais que le silence est une forme d'expression, mais vous que je respecte, j'aimerais vous entendre. Bien sûr, il y a l'obéissance et le serment de fidélité. Toutefois un de vos collègues, un Australien du nom de Geoffrey Robinson, a écrit : « Il se présente parfois, cependant, des circonstances où est extrêmement tenue la ligne de démarcation entre accepter de devoir travailler au sein d'une Église imparfaite et accepter de se faire complice du mal que ces imperfections infligent à des personnes. » (Le pouvoir déviant) Monsieur Robinson a été désapprouvé par les autorités romaines et la Conférence des évêques australiens.

Les 2200 pères du concile Vatican II (1962-1965) avaient déterminé la fonction et les pouvoirs des Conférences épiscopales de chaque pays : j'ai appris qu'elles ont été habilement anémiées durant l'époque où votre collègue Benoît se prénomait Josef. Le pouvoir centralisé a repris de la vigueur. Est-ce que cela a changé quelque peu vos rapports avec le pouvoir central?

Messieurs de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, je ne suis pas seul à m'interroger. Un petit mot public de votre part rafraîchirait probablement notre espérance et adoucirait nos plaies qui ne cessent de se multiplier.

André Gadbois



SECTION : 2



Dossiers

Brève histoire de l'épiscopat

1. **LES ORIGINES** - Les structures administratives de l'Église des premiers siècles ont été suscitées par la liturgie : celle-ci ne comprend pas seulement la proclamation de la Parole salvifique, le culte rendu à Dieu, mais aussi le service rendu aux humains dans les actes de l'amour (Co 9-12 ; Ph 2, 17 et 30). Les premières générations de la Chrétienté des origines n'ont pas connu d'organisation préconçue : d'une région à l'autre elle pouvait être différente. Les premiers chrétiens se donnèrent l'organisation qui leur permettait de répondre au mieux à leur situation locale et aux défis de leur temps. On constate pourtant une tendance vers l'uniformité. Tandis que l'on peut reconnaître quelques modèles pour la période au cours de laquelle les écrits du Nouveau Testament seront composés, on constate qu'à partir de 250 toutes les Églises locales étaient servies ou dirigées par un évêque assisté par des Anciens.
2. **LES ANCIENS** - Du terme grec « presbuteroi », origine du mot « prêtre » en français. En règle générale, les premières communautés de foi furent servies et dirigées par les Anciens ou

prêtres comme c'était le cas dans les synagogues juives. Dans la littérature ancienne, ces Anciens sont aussi désignés par le terme de « surveillants » ou « évêques » venant du grec « episcopoi ». Paul, Luc et Clément nomment ces ministres « Anciens » dans une phrase et « évêques » dans la suivante. Paul établit des Anciens dans les communautés qu'il rassembla. Luc nous rapporte que l'Église d'Antioche demandait à Paul et à Barnabas de remettre aux Anciens de Jérusalem les fonds qu'ils avaient rassemblés en faveur des pauvres (chrétiens). Ce modèle se retrouve dans les communautés d'Alexandrie, Philippe, Corinthe et Rome, en la première décennie du II^e siècle. Dans les premières Églises, les Anciens agissaient en fonction de juges, c'est-à-dire qu'ils assuraient l'ordre, la discipline, mais ils assuraient aussi l'enseignement selon ce que Paul nous rapporte : « Les Anciens qui dirigent bien l'Église méritent un double salaire, surtout ceux qui ont la lourde responsabilité de prêcher et d'enseigner. » (1 Tm 5, 17) Ils exercent un rôle de premier plan dans le service du culte. Polycarpe, évêque de Smyrne pendant la première moitié du II^e siècle, décrit l'Ancien idéal comme une personne qui s'abstient de toute colère et de jugements injustes; il rejette toute convoitise, accorde peu de crédit aux mauvaises langues, ne porte pas de jugement sévère car il sait ce que nous sommes tous : débiteurs du péché.

3. **LES ÉVÊQUES** - Le II^e siècle de la Chrétienté a connu le progrès institutionnel le plus important - et c'est vrai sans doute pour toute l'histoire de l'Église - à savoir l'importance de l'évêque qui acquiert un pouvoir distinct de celui des Anciens encore que non séparé. Cependant, à cette époque, l'évêque est le pasteur d'une communauté urbaine locale et n'exerce pas son ministère sur un plus large territoire. Dès le III^e siècle, les fidèles l'appellent souvent « père » ou « papas », terme grec d'où est né notre « pape ».
4. Les origines de la fonction épiscopale distincte de celle des Anciens sont plutôt obscures. Il semble qu'au cours du temps, le ministère de l'Ancien assumant la présidence de la communauté soit devenu une fonction unique et distinguée par le titre d'évêque. Il est aussi possible que dès ses débuts une communauté de foi ait été administrée par un tel évêque « monarchique ». Parmi les premiers chrétiens, certains pensaient que cette fonction remontait au temps des apôtres. Clément d'Alexandrie, vers 200 A.D., suggère qu'à Éphèse Jean le disciple nommait de tels évêques. On pensait aussi que Pierre, à Rome, y avait institué l'épiscopat. Enfin Jacques, le frère de notre Seigneur, aurait été le premier évêque de Jérusalem.
5. Cette incontestable tendance vers l'établissement d'un évêque, pasteur de la communauté locale, est soulignée par les lettres de saint Ignace d'Antioche qui rappellent que l'eucharistie, le baptême et même l'agapè ne sont valides qu'en sa présence ou son consentement. (Commencement du II^e siècle)
6. Au cours du II^e siècle, les évêques des capitales provinciales où se trouvaient les plus anciennes et importantes communautés chrétiennes sont souvent nommés « métropolitains » et ils acquièrent une mesure de juridiction sur les évêques des villes de leurs provinces. Aucune décision n'était prise pourtant de manière dictatoriale, mais après consultation en concile qui rassemblait les évêques, les prêtres, les diacres et quelques laïques de la région. Le premier concile universel et œcuménique représentant toute l'Église ne siégera qu'en 325 à Nicée; encore a-t-il été convoqué par l'empereur Constantin et représentera surtout la Chrétienté orientale.
7. L'Église de Rome fut assurément honorée par les croyants de cette époque mais elle n'en avait pas pour autant le droit d'intervenir dans les affaires des autres Églises. Le concept néotestamentaire de « *una sancta* » exerçait une profonde influence sur la pensée de l'Église ancienne mais n'était traduite par aucune structure administrative. On s'accordait pour penser que tous les croyants partageaient une foi commune en produisant les mêmes œuvres d'amour. Ils communiquaient entre eux pour résoudre les difficultés ou questions qui pouvaient se présenter - ce que nous révèle la correspondance entre évêques ou Pères de

l'Église, ou les rapports des maîtres ou missionnaires qui voyageaient entre les communautés, mais il n'y a pas trace d'organisation centralisée.

Dans son traité « De l'unité de l'Église catholique », Cyprien, évêque de Carthage (249-258) indique qu'une communauté locale ne peut se dire « Église » qu'à condition d'avoir un évêque régulièrement ordonné et qui soit en communion avec les autres évêques de l'Église. « L'épiscopat est un tout. Chaque évêque dirige sa communauté sachant qu'il rend compte à l'Église toute entière. »

En résumé et en ce qui concerne l'histoire de la Chrétienté ancienne (les six premiers siècles au moins), l'évêque est le pasteur de la communauté de foi locale urbaine. Il a été choisi ou élu par les Anciens et les membres de cette communauté. Dès le II^e siècle, chaque Église locale a son évêque et demeure autonome. Les Églises les plus anciennes et les plus nombreuses - telle celle de Rome - sont honorées par les chrétiens des autres communautés, mais leurs évêques n'ont d'autorité que sur leur propre Église. À partir du III^e siècle, la communion des évêques est tenue pour le signe visible de l'unité fondamentale de l'Église mais il n'existe pas d'organisation ou institution centralisée.

Au début du VII^e siècle, l'évêque de Rome, Grégoire le Grand - toujours élu par le clergé et les chrétiens de Rome -

envoie des missionnaires en Angleterre pour y convertir les chefs et peuples païens de ce pays. C'est la première relation établie et entretenue par la suite par l'évêque de Rome et de nouvelles Églises établies grâce à son initiative, et point de départ de l'emprise romaine sur la Chrétienté occidentale.

Daniel Pourchot

À venir :

- ❖ *L'épiscopat des temps barbares et de la féodalité médiévale.*
- ❖ *L'épiscopat de la Renaissance et des Temps modernes.*
- ❖ *L'épiscopat de Pie IX à nos jours.*

DE L'INSTITUTION

Lorsque des personnes se réunissent par intérêt pour une cause (religieuse, intellectuelle, sociale ou autre) en un nombre qui va grandissant, un minimum d'organisation est bientôt requis afin d'assurer l'ordre des débats, des activités, ou la préparation des projets. Ce besoin d'organisation donne naissance à l'Institution. Celle-ci est acceptée et n'existe que pour servir la communauté qui se la donne afin que tous ses membres aient une part autant que possible égale aux activités ou visées de cette communauté. C'est en particulier et avant tout le cas de la constitution ecclésiale : permettre à la communauté de foi dans son unité, et à chacun de ses membres, de vivre au mieux et de faire

connaître au-delà de ses frontières le message libérateur de la « Bonne Nouvelle ».

L'institution est donc là pour servir et non pour être servie.

Dans l'histoire de la Chrétienté, la tension est apparue et a grandi entre la raison d'être de l'Église et son Institution propre. La période médiévale en particulier a vu l'adoption par les « autorités » de l'Église de la hiérarchie féodale et d'un système monarchique (quoique non héréditaire) qui a perduré et gagné en force jusqu'à nos jours. Ce système peut même invoquer le dogme de l'infaillibilité pontificale pour condamner ceux qui tenteraient de le critiquer.

Le Forum André-Naud - du nom de celui qui a dessiné de façon sereine l'allure que l'Église devrait prendre pour appliquer la vision ou les décisions du concile Vatican II - met en cause certains aspects de l'Institution ecclésiale, et avec raison, de l'avis de l'auteur de ces lignes. Mais, dans ce cas aussi, le même pense qu'il faut respecter l'ordre du raisonnement dans ce cas : l'Institution est un produit qui existe pour servir. Il faut donc établir clairement et rappeler sans cesse et d'abord ce que l'Institution doit servir : l'essence du christianisme, la révélation d'un salut reçu par la foi et vécu dans ses effets collectivement et individuellement. C'est à cela qu'il faut toujours revenir et par quoi il faut toujours commencer pour envisager ensuite la forme d'institution

inévitables qui servira au mieux - même s'il fallait la modifier ici et là ou de temps en temps - la propagation du message rédempteur et son application par les croyants. Ceci est l'avis que le soussigné soumet modestement aux membres du Forum alors qu'il souhaite vivement que ce Forum soit entendu par un nombre croissant de ceux qui espèrent un « réveil » de leur Église.

Daniel Pourchot



Église : crise et espérance

Ce très bel exposé a été prononcé par José Comblin, théologien de 87 ans résidant au Paraíba (Brésil), dans le cadre du congrès de théologie organisée à l'occasion du 30^e anniversaire de l'assassinat de Monseigneur Romero. C'était le 18 mars 2010 à l'Université centroaméricaine José Simeón Cañas (UCA), dans la capitale de la République d'El Salvador, San Salvador.

L'enregistrement audio a été transcrit par Enrique A. Orellana F. et diffusé d'abord dans les Cuadernos Opción por los pobres, du mouvement chilien Théologies de la libération¹.

Les intertitres sont de la rédaction (DIAL 3123).

Bonjour à tous et à toutes,

Ce n'est pas la première fois que je suis invité à parler ici mais je souhaite remercier Encore une fois Jon Sobrino pour son amitié. Nous nous connaissons

depuis tellement longtemps et je le considère comme l'un des esprits les plus lucides de notre temps, grand rénovateur de la christologie.

Les questions posées hier m'ont donné l'impression que la situation qui règne actuellement dans l'Église déstabilise un grand nombre de personnes : il y a un sentiment d'insécurité. Sainte Thérèse disait « Que rien ne les trouble, que rien ne soit source de peur ». Alors que j'étais jeune, j'ai connu semblable expérience, voire pire. C'était sous le pontificat de Pie XII. Pie XII avait condamné tous les théologiens importants de cette époque, tous les mouvements sociaux importants, le mouvement des prêtres ouvriers en France, en Belgique... En tant que séminaristes ou jeunes prêtres, nous étions, nous, plus déstabilisés encore. Nous nous interrogeons : « Avons-nous un avenir? ». J'avais lu une biographie du pape Pie XII par un auteur autrichien, le jésuite Leiber. Il était le confesseur du pape et professeur d'histoire de l'Église à l'Université grégorienne de Rome. Voici ce qu'il disait : « La situation de l'Église catholique aujourd'hui est semblable à celle d'un château du moyen-âge : entouré d'eau, le pont-levis relevé, les clefs jetées à l'eau. Il n'y a aucun moyen de sortir, c'est-à-dire que l'Église est coupée du monde : il n'y a désormais aucune possibilité d'accès ». Puis vint Jean XXIII et là, ceux qui avaient été persécutés deviennent soudain les lumières du Concile; soudain tous les interdits sont levés. Et renaquit alors l'espoir. Je raconte cela pour que vous ne soyez pas dans le trouble : il se

passera quelque chose, quelque chose, on ne sait quoi mais il se passe toujours quelque chose. Comment expliquer semblable situation?

LA PHASE FINALE DU CHRISTIANISME

Nous approchons de la phase finale du christianisme. Nombre de livres, déjà, ont annoncé la mort du christianisme. Mais cela fait 200 ans qu'il est entré en agonie. Cette agonie peut encore continuer pendant quelques décennies. L'Église a cessé d'être la conscience du monde occidental, elle a cessé d'être la force dynamisante qui éclaire, explique la culture et la source de la politique, la source de l'économie, la source de tout : ce qu'elle a été au long de l'ère chrétienne. Petit à petit depuis la Révolution française cela s'est déconstruit et, chez nous, depuis l'Indépendance et la séparation d'avec l'empire espagnol. Alors, petit à petit, sont apparus de nombreux prophètes qui proclamaient : « Le christianisme désormais est mort ».

Mais la façade est si robuste, elle résiste tellement qu'elle maintient une tension constante. Toutefois, maintenant oui, je crois que le christianisme arrive à sa phase finale. Ce qui s'est passé avec l'encyclique Caritas in veritate en est un signe. Combien de personnes, ici, ont-elles lu l'encyclique? Quelle répercussion a-t-elle eu dans le monde? Silence impressionnant. Respectueux peut-être, mais plus probablement le silence de l'indifférence. Désormais la doctrine sociale de l'Église n'a d'importance pour personne. Elle a

cessé d'intéresser en raison de ce qui se passe au niveau de la réalité de terrain. Il y a quelques années, un sociologue jésuite très important, le père Cálvez, qui a joué un grand rôle en tant que fondateur et soutien de la doctrine sociale de l'Église, a publié un livre sous ce titre : Les silences de la doctrine sociale de l'Église. Ce silence demeure. Elle a cessé de pénétrer avec force les problèmes du monde actuel. Elle s'en tient alors à des théories terriblement vagues, terriblement abstraites, terriblement générales. La lettre Caritas in veritate pourrait être sans problème signée par le Fonds monétaire international ou par la Banque mondiale. Il n'y a absolument rien qui puisse gêner ces agences. C'est un signe. Autre signe. La Conférence d' Aparecida s'est prononcée excellemment sur un grand nombre de points, mais... elle veut faire de l'Église une mission; passer d'une Église protectrice à une Église missionnaire. À ceci près qu'ils pensent que cela sera réalisé par les mêmes institutions qui ne sont pas missionnaires mais assurent le maintien de la présence de l'Église : les diocèses, les paroisses, les séminaires, les congrégations religieuses... Miracle, et voici qu'elles se transforment en missionnaires. Trois ans déjà ont passé : que s'est-il passé dans vos diocèses? Je ne sais pas ce qu'il en est ici mais au Brésil je ne vois pas grande transformation. C'est dire que le christianisme progressivement se dissout.

Et puis après? Le problème c'est l'après. Après : quoi? Qu'est ce qui se passe? Comment? D'où le sentiment d'insécurité parce que nous ne savons

pas ce qui viendra après. Restons-en à ce que dit Sainte Thérèse : ne nous laissons pas troubler. Semblable situation s'est déjà produite souvent dans l'histoire et probablement se produira encore souvent. Il faut apprendre à résister, à supporter, à ne pas se laisser décourager, à ne pas perdre l'espoir à cause de ce qui se passe. Ce qui se passe c'est que, à Rome, on ne parvient pas à se convaincre de la mort du christianisme. On croit que les encycliques éclairent le monde, on croit que les institutions ecclésiastiques éclairent et conduisent le monde. C'est un monde fermé sur lui-même qui vit effectivement dans un château du Moyen Âge, entouré d'eau. Alors, que faire? Nous allons voir comment interpréter, comment considérer ce qui est en train de se passer. Et quelle est pour cela la méthode théologique qui convient.

UNE DISTINCTION DE BASE : ÉVANGILE ET RELIGION

Il faut partir d'une distinction de base déjà proposée par divers théologiens, entre l'Évangile et la religion. L'Évangile vient de Jésus Christ; la religion ne vient pas de Jésus Christ. L'Évangile n'est pas religieux : Jésus n'a fondé aucune religion, n'a pas établi des rites, n'a pas enseigné des doctrines, n'a pas organisé un système de gouvernement. Rien de tout cela. Il s'est voué à annoncer, à faire connaître le Royaume de Dieu, c'est-à-dire un changement radical de l'humanité entière sous tous ses aspects, un changement dont les auteurs seront les pauvres. Il s'adresse aux

pauvres parce qu'il pense qu'eux seuls sont capables d'agir avec cette sincérité, la sincérité qu'il faut pour promouvoir un monde nouveau. Il y aurait donc là un message politique, non pas au sens politique qui propose un plan, une méthode. Non, l'intelligence humaine suffira. Mais politique en tant que finalité, car c'est là une orientation donnée à l'humanité entière. Et la religion? Jésus n'a fondé aucune religion. Mais ses disciples, oui. Ses disciples ont créé une religion en s'appuyant sur lui. Pourquoi? Parce que la religion est quelque chose d'indispensable aux êtres humains : on ne peut pas vivre sans religion. Si la religion actuelle, ici et maintenant, se désintègre, il y a aux États-Unis 38 000 religions recensées. Les religions ne manquent pas. L'être humain ne peut pas vivre sans religion quand bien même il prend ses distances avec les grandes religions traditionnelles. La religion est donc une création de l'être humain. La structure est la même dans la religion chrétienne et dans les autres religions. Il y a une mythologie chrétienne comme il y a une mythologie hindoue, shintoïste, confucianiste... C'est inhérent à la nature de l'ensemble de l'humanité : on cherche à expliquer tout ce qui est incompréhensible dans la condition humaine par l'intervention d'êtres, d'entités surnaturelles extérieures à ce monde qui est le nôtre et qu'en réalité elles dirigent. Deuxièmement une religion ce sont des rites, pour écarter les menaces et pour avoir accès aux bienfaits. Elles ont toutes des rites; dans toutes, des personnes qui occupent une place à part sont préparées pour gérer les rites, enseigner la mythologie. C'est

une chose commune à toutes. C'est ainsi que cela se passe avec les chrétiens aussi : comment pourraient-ils vivre sans religion?

LES DÉBUTS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Comment cette religion, la nôtre, a-t-elle commencé? Et bien elle a commencé lorsque Jésus est devenu objet de culte. Cela s'est produit assez tôt, en particulier parmi les disciples qui ne l'avaient pas connu, qui n'avaient pas vécu avec lui, qui ne l'avaient pas approché, la génération suivante, ceux qui sont restés à distance dans le temps et l'espace. Jésus s'est alors transformé en objet de culte. C'est ainsi que, progressivement, il s'est déshumanisé. Le culte de Jésus s'est substitué au fait de le suivre. Jésus, jamais, n'avait demandé à ses disciples un acte cultuel, jamais il n'avait demandé que lui soit offert un rite : jamais. Ce qu'il voulait, ça oui, c'était une continuité, une continuité de lui-même. Cette dualité se fit jour tôt : 30 ou 40 ans après la mort de Jésus elle apparaît avec suffisamment de force pour que Marc écrive son Évangile. Marc, précisément, a écrit son évangile pour protester contre ces tendances à la déshumanisation, c'est-à-dire à faire de Jésus un objet de culte. C'est en cela que cet Évangile est la parole d'un prophète afin de rappeler ce qu'était Jésus, ce qu'il a fait, qu'il a vécu en ce monde, le nôtre, qu'il a vécu ici, sur cette terre, notre terre.

Cette tentation apparut progressivement dans le sillage du développement de la religion chrétienne. Il y eut un

début de doctrine : le symbole des apôtres. Que dit de Jésus le symbole des apôtres? Qu'il naquit et mourut. Un point c'est tout. Comme si le reste n'avait pas d'importance, comme si la révélation de Dieu n'était pas précisément la vie même de Jésus, ses actes, ses projets, son destin terrestre : là est la révélation. Mais cela désormais est en train de se perdre de vue. C'est la même chose pour les symboles de Nicée (325) et de Constantinople (380-381) : « Christ naquit et mourut ». Le Concile de Calcédoine (451) établit que Jésus possède la nature divine et la nature humaine. Mais qu'est ce qu'une nature? Un être humain n'est pas une nature; un être humain c'est une vie, c'est un projet, c'est un défi, ou c'est une lutte, c'est une vie en commun au milieu de tous les autres. Voilà ce qui est fondamental si nous voulons assurer la continuité de Jésus.

Progressivement, à partir des premiers conciles, la distance se creuse avec la religion qui prend forme. Avec Nicée et Constantinople se constitue un noyau d'enseignements, un noyau de théologie, et l'Église va se consacrer à la défense, la promotion et le développement de cette théologie.

Désormais on prépare de grandioses liturgies et un clergé est organisé. Le clergé, en tant que classe séparée, est une invention de Constantin (272-337), c'est-à-dire que jusqu'à Constantin il n'y avait pas de distinction entre personne sacrée et personne profane : tous étaient laïques car Jésus n'avait pas

prévu autre chose... Au contraire, il mit à l'écart les prêtres et n'avait en aucun cas prévu l'apparition d'une autre classe sacerdotale car tous les hommes sont égaux. Il n'y a pas non plus des personnes sacrées et d'autres non sacrées car, pour Jésus, il n'y a pas de différence entre le sacré et le profane : tout est sacré, tout est profane. Il y a maintenant dans la religion une distinction fondamentale entre sacré et profane, dans toutes les religions. Et il y a un clergé qui se voue à ce qui est sacré et tous les autres, qui vivent dans l'espace profane, sont des récepteurs et non des acteurs, ils n'ont aucun rôle actif. Pour jouer un rôle actif il est nécessaire d'être consacré. C'est à l'époque de Constantin que cela commence.

ÉVANGILE ET RELIGION DANS L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Alors se produit l'évolution suivante : à partir de là vont apparaître deux tendances dans l'histoire du christianisme. Ceux qui, comme dans l'Évangile de Marc, ont en tête que Jésus est venu pour que le chemin reste dans les esprits : il est venu pour que nous le suivions; c'est la base, le socle. Cette tendance va rénover, mettre en application dans divers contextes historiques ce que fut la vie de Jésus et son enseignement. Nous pouvons la suivre tout au long de l'histoire. Bien sûr nous ne savons pas tout car la grande majorité de ceux qui ont suivi le chemin de Jésus ont été les pauvres, ceux dont on ne parle jamais dans les livres d'histoire. Ils n'ont donc pas laissé de documents. Mais des

personnes et des institutions ont, elles, laissé des documents. Nous pouvons ainsi suivre leur chemin et voir où, au cours de l'histoire de l'Église chrétienne, apparaît l'Évangile, où on a recherché, progressivement, un vécu évangélique. Ceux qui ont cherché à suivre radicalement le chemin de l'Évangile ont été minoritaires, comme disait don Helder Camara, « des minorités abrahamiques ».

La majorité se situe au pôle opposé : dans la religion, c'est-à-dire qu'elle se consacre à la doctrine. Elle enseigne et défend la doctrine contre les hérétiques, contre les hérésies. Ce fut une des tâches majeures. Elle pratique les rites et constitue la classe sacrée, la classe sacerdotale. Ceci nous conduit à une distinction qui va être évidente tout au long de l'histoire : le pôle Évangile est en lutte avec le pôle religion et le pôle religion avec le pôle Évangile. Toute l'histoire de la chrétienté vit dans une contradiction permanente, constante, car il y a ceux qui se consacrent à la religion et ceux qui se consacrent à l'Évangile. Évidemment il y a des situations intermédiaires et il n'y a pas de pureté absolue ni d'un côté ni de l'autre. Mais il y a visiblement dans l'histoire deux histoires, deux groupes qui apparaissent. L'histoire officielle, celle que l'on nous apprenait lorsque j'étais jeune, c'était l'histoire de l'institution ecclésiastique : on ne parlait que de la religion, dans l'hypothèse que la religion était l'introduction à l'Évangile; mais ce n'était qu'une hypothèse. On peut penser que tout ce qui voit le jour en tant que constituant de la religion

dans le système catholique vient de Jésus, ainsi qu'on le disait dans la théologie traditionnelle dans les temps chrétiens : tout dans l'Église catholique romaine vient de Jésus. C'est avec bien des acrobaties théologiques que l'on parvient à montrer que tout a son origine en Jésus et n'a pas de racines dans d'autres religions, dans d'autres cultures, comme si les chrétiens convertis étaient totalement purs de toute culture, de toute religion. Tous apportent leur culture, apportent leur religion, introduisent dans leur vie chrétienne des éléments qui viennent de leur religion antérieure, de leur culture. C'est pourquoi leur religion a quelque chose d'ambigu, de complexe; c'est inévitable car les êtres humains qui intègrent l'Église ne sont pas des anges, ils l'intègrent chargés de siècles et de siècles d'histoire, de siècles et de siècles de transmission culturelle. Et tout s'y intègre naturellement. En conséquence une opposition d'essence politique se manifeste clairement. L'Évangile émane de Dieu et par conséquent ne peut pas changer. La religion est une création humaine, par conséquent elle peut et doit changer en fonction de l'évolution de la culture, des conditions de vie des peuples en général. Si la religion reste accrochée à son passé, petit à petit on l'abandonne pour une autre mieux adaptée ou plus compréhensible. L'Évangile se vit dans la vie concrète, matérielle, sociale. La religion vit dans un monde symbolique. Tout y est symbolique : doctrine, rites, prêtres. Ce ne sont qu'entités symboliques qui ne participent pas de la réalité matérielle. La réalité de l'Évangile est universelle parce qu'elle

ne porte aucune culture et n'est associée à aucune culture, à aucune religion.

Les religions sont toujours associées à une culture, la religion catholique par exemple est liée à la sous-culture clérical-romaine que la modernité a marginalisée, qui est en pleine décadence car ses membres n'ont pas voulu accéder à la culture moderne. L'Évangile est un renoncement au pouvoir et à tous les pouvoirs qui existent dans la société. La religion recherche le pouvoir et l'appui du pouvoir, à travers toutes les formes de pouvoir; ceci est une évidence. À l'époque de la détention des évêques à Riobamba (1976), le nonce disait : « Si l'Église n'a pas l'appui des gouvernants, elle ne peut pas évangéliser ». On pourrait penser au contraire : si elle a l'appui des pouvoirs, il lui sera difficile d'évangéliser. C'est là la mentalité qui est comme le résidu de ce christianisme selon lequel l'Église se fonde en une unité politico-religieuse. Bien évidemment toutes les autorités étaient unies : le clergé et le gouvernement, le clergé et l'armée, unis. C'est très difficile de renoncer à cela, de renoncer à s'associer au pouvoir. Je vais donner un exemple : mon évêque actuel, dans l'État de Bahia, au Brésil, est un franciscain; il s'appelle Luis Flavio Carpio. Il s'est fait connaître au Brésil à cause d'une grève de la faim, deux grèves de la faim, qu'il a faites pour protester contre un projet pharaonique du gouvernement, basé sur un énorme mensonge... L'an dernier, il a été invité par l'Église allemande. À cette occasion, il s'est exprimé dans diverses villes allemandes. Un groupe

s'approcha de lui et lui dit qu'il venait lui remettre un don afin d'aider ses oeuvres. C'était une belle somme, quelque 100 000 dollars. Il demanda d'où venait cet argent. On lui dit qu'il venait de diverses entreprises, de quelques cadres. Il dit alors : « Je n'accepte pas, je ne peux pas accepter l'argent qui a été volé aux travailleurs, ce qui a été volé à ceux qui maîtrisent la production. » Et il n'accepta aucune alliance avec le pouvoir économique. Je ne sais combien, dans le clergé, n'accepteraient pas... Cet évêque est un évêque à l'image de Saint François : sa vie entière il a été ainsi. C'est pour cela que je suis allé vivre là bas, pour me sanctifier un peu au contact d'une personne à la démarche aussi évangélique.

LA NAISSANCE DE L'ÉGLISE

Et l'Église, comment est-elle née? L'Église dont on parle, cette réalité historique concrète, c'est essentiellement le pape, les évêques, les pères, les religieuses, les religieux, cet ensemble institutionnel dont on parle et qui est à l'origine d'une grande incertitude. Comment est née l'Église? Évidemment Jésus n'a fondé aucune Église. Lui, avec ses disciples, il se considérait comme un Juif; avec les premiers disciples, ils étaient le nouveau peuple d'Israël : les douze apôtres sont les patriarches de l'Église, du nouvel Israël. La première pensée était de continuer, de corriger, de perfectionner Israël. Mais lorsque l'Évangile pénétra dans le monde grec, là bas Israël ne signifiait pas grand-chose. Alors Paul inventa un autre nom : il

donne aux communautés qu'il fonde dans les villes le nom d'« ecclesia » ce qui se traduit par « église ». Qu'est ce que l'ecclesia? En grec son unique signification est : l'assemblée du peuple réuni qui gouverne la ville. Le peuple réuni était dans la pratique ce qu'il y avait de plus puissant. Enfin, l'idée était que le peuple, dans les villes grecques, se gouverne lui-même, et qu'il le fait dans des réunions qui sont l'ecclesia, c'est-à-dire que Paul ne donne aux communautés aucun nom religieux. Il les considère comme un groupe destiné à animer, comme un message de transformation dans toutes les villes, de telle sorte qu'elles mettent en place le commencement d'une humanité nouvelle, une humanité dans laquelle tous sont égaux, tous gouvernent tous. Puis vient l'épître aux Éphésiens : dans l'épître aux Éphésiens il s'agit d'une Église comme expression du nouvel Israël. L'ecclesia y est le nouvel Israël, c'est-à-dire tous les disciples de Jésus, réunis en de nombreuses communautés mais pas unis institutionnellement. Unis par une même foi tous forment l'Église, la grande Église qui est le corps du Christ. Il n'existe pas encore d'institution.

Mais cela ne pouvait pas continuer ainsi. Les Juifs qui acceptèrent le christianisme n'abandonnèrent pas tous le judaïsme. Lorsque le nombre de chrétiens, le nombre de communautés augmenta, des structures commencèrent à s'y introduire. Du temps de Paul il n'y avait pas de prêtres, même si Luc dit le contraire, mais Saint Luc n'a aucune valeur historique, ça tout le monde le sait. Il attribue à Paul ce qui se faisait à

son époque à lui, il imagine donc que Paul a fondé des conseils presbytéraux avec des prêtres : comment justifier l'existence d'un évêque s'il n'ordonne pas des prêtres? À l'évidence un début de séparation se produit, encore très simple, car rien n'est sacralisé, il n'y a rien de sacré : les prêtres ne sont pas sacrés tout comme les prêtres des synagogues ne l'étaient pas; ils avaient une fonction, une mission de gestion, d'administration, mais pas une fonction rituelle, une fonction d'enseignement d'une doctrine. Puis apparurent les évêques. À la fin du deuxième siècle on estime que le schéma épiscopal est généralisé, mais cela prit du temps. Clément de Rome, lorsqu'il publie sa lettre aux Corinthiens dit « prêtres » ce qui n'est pas « évêques ». Il n'y a pas encore d'évêque à Rome. Mais le schéma épiscopal a été organisé. Probablement pour lutter contre les hérésies, contre le gnosticisme, on avait besoin d'une autorité renforcée pour pouvoir affronter le gnosticisme et toutes les nouvelles religions syncrétistes qui apparaissent alors. Et l'Église en tant qu'institution universelle, quand a-t-elle fait son apparition? Au III^e siècle, il y eut des conciles régionaux : des évêques de différentes villes se réunissaient. Mais une entité ayant le pouvoir de tout institutionnaliser n'existait pas. Celui qui a inventé cette Église universelle fut l'empereur Constantin. Il réunit tous les évêques du monde romain : voyage et entretien à ses frais, et le concile fut organisé et dirigé par l'empereur et ses délégués. Cela constitue un précédent historique. Jusqu'à aujourd'hui nous ne nous sommes pas libérés de ce que l'Église universelle en tant

qu'institution soit née de la volonté de l'empereur. Puis dans l'histoire de l'occident l'empereur romain tomba et ainsi progressivement le pape parvint à atteindre la fonction impériale. Au Moyen Âge il y eut de nombreuses luttes entre le pape et l'empereur, mais le pape se considérait toujours supérieur à l'empereur. Pendant les croisades, le pape était le généralissime de toutes les armées chrétiennes; c'était une personnalité militaire : le commandant en chef de l'armée chrétienne. Et dans la tradition des États pontificaux cela s'est maintenu. Lorsque le pape perdit le pouvoir temporel il renforça son pouvoir sur les Églises : il gouverna l'Église comme un empereur, tous les pouvoirs sont centralisés entre les mains d'un seul et avec toutes les apparences d'une cour : il n'y a pas la moindre démocratie dans l'Église. Qui guidait le pape? La cour, les courtisans, son entourage. Bien sûr, il ne peut pas tout faire à lui seul, mais il s'agit d'une cour séparée du peuple des chrétiens! Nous en subissons encore les conséquences. Le pape Paul VI a dit un jour qu'il fallait réellement changer la fonction actuelle du pape, c'est-à-dire de ce qui lui incombe. Jean Paul II dans *Ut unum sint* indique également qu'il faut prendre conscience que cette concentration des pouvoirs entre les mains du pape est un grand obstacle dans le monde d'aujourd'hui. Il faudrait trouver d'autres modalités d'exercice du pouvoir. Tout cela fait partie de la religion.

LA TÂCHE DE LA THÉOLOGIE

Ceci dit, quelle est la tâche de la théologie? Elle est complexe, précisément parce qu'elle a une fonction au regard de l'Évangile et une fonction au regard de l'Église. Pendant des siècles la théologie a été l'idéologie officielle de l'Église. Son rôle a été de justifier tout ce que dit et fait l'Église, avec des arguments bibliques, liés à la tradition, la liturgie et toutes ces choses que j'ai apprises lorsque j'étais au séminaire. Bien sûr, je n'y croyais pas, mais la grande majorité y croit encore. Alors, que se passe-t-il?

Le premier travail est de se poser la question : que dit l'Évangile? Qu'est-ce qui vient de Jésus? Qu'est-ce qui relève de l'influence du judaïsme, de l'influence d'une autre culture, d'une autre religion? Selon le Nouveau Testament, qu'est ce qui vient de Jésus? Le Nouveau Testament tout entier ne vient pas de Jésus : non. Les épîtres pastorales qui parlent, par exemple des prêtres : ça ne vient pas de Jésus. Le travail de la théologie consistera donc à faire la part de ce qui vient de Jésus, à dire ce qu'il a réellement voulu, ce qu'il a réellement fait, en quoi consiste réellement la continuation de Jésus. Si l'on considère l'histoire, quelles ont été les manifestations dans lesquelles, sous des formes différentes parce que les situations culturelles étaient différentes, nous pouvons identifier la continuation de cette ligne évangélique? Car si nous voulons avoir un impact sur le monde d'aujourd'hui, proposer le christianisme au

monde d'aujourd'hui, tout ce qui relève du religieux n'intéresse pas. Ce qui peut intéresser c'est précisément l'Évangile et le témoignage évangélique. Personne ne va être converti par la théologie : si bon que soient les cours que vous donnez, personne ne va devenir chrétien sous l'effet de la théologie. C'est pourquoi je m'interroge : pour quelle raison dans les séminaires croit-on que la formation sacerdotale consiste à enseigner la théologie? Je ne comprends pas, vraiment, je ne comprends pas. C'est tout autre chose qu'il faut faire pour évangéliser et ce n'est guère plus complexe. C'est pourquoi j'ai décidé il y a 30 ans, sous le regard de Dieu, de ne plus jamais travailler dans des séminaires. Plus jamais.

Voici donc la ligne évangélique : Saint François. Saint François était un extrémiste. Il ne voulait pas que ses frères aient des livres : pas question de livres. L'Évangile suffit. On n'a besoin de rien d'autre. Lui-même disait : « Ce que j'enseigne, je ne l'ai appris de personne, pas même du pape; je l'ai appris directement de Jésus à travers l'Évangile ». Et bien c'est cela qui peut convaincre le monde d'aujourd'hui qui est totalement perturbé et qui s'éloigne toujours plus des Églises anciennes, traditionnelles. Toutes les grandes religions sont nées, plus ou moins, entre 1000 et 500 avant le Christ, excepté l'Islam qui est apparu ensuite; mais c'est une sorte de branche de la tradition judéo-chrétienne. Voilà le premier point. En second lieu la religion : que faire de la religion? Il faut examiner dans le système tout entier de la religion ce qui

aide, qui aide réellement à saisir, à comprendre, à agir selon l'Évangile. Quelque chose peut-il être né chez des moines par inspiration de l'Esprit? Si vous considérez la vie des moines du désert en Égypte, ce n'est pas un message et ça ne vient pas non plus de l'Évangile. Beaucoup de choses ont leur origine dans on ne sait quelle tradition, ce peut être le bouddhisme ou d'autres choses semblables. Il faut donc évaluer ce qui reste valable aujourd'hui, et le faire avec objectivité. Jésus n'a pas institué 7 sacrements. Jusqu'au XII^e siècle on débattait sur le nombre, 10, 7, 5, 9, 4? On n'était pas d'accord; finalement il a été décidé qu'il y en avait 7. Bon d'accord, à cause des 7 jours de la Genèse, des 7 planètes, du chiffre 7... mais, visiblement, il y a des choses qui ne disent plus rien au monde actuel, par exemple la confession auprès d'un prêtre et le sacrement de la pénitence. Combien sont ceux qui se confessent actuellement? Il y a 20 ans, pendant la Semaine Sainte, dans une paroisse populaire, j'entendais en confession 2000 paroissiens, et le curé 2000 aussi. Aujourd'hui : 20, 30, ce qui signifie que les gens ne sont pas concernés. C'est quelque chose qui a été établi au douzième, treizième siècle : pourquoi maintenir quelque chose qui n'a plus de sens et au contraire provoque un net rejet. Que l'on ait besoin de parler à quelqu'un, que le pécheur ressente le désir de parler à quelqu'un mais pas précisément à un prêtre : il y a bien beaucoup de personnes, beaucoup de femmes, qui peuvent remplir ce rôle et bien mieux, avec plus de pondération, sans terroriser comme cela se produit avec les prêtres.

C'est un premier point. Mais il y a une montagne de choses qu'il faut revoir parce qu'elles n'ont pas d'avenir. Il est donc inutile de vouloir défendre ou maintenir quelque chose qui désormais est un obstacle à l'évangélisation et qui n'aide absolument en rien. Dans les liturgies beaucoup de choses sont à changer. La théorie du sacrifice a été, bien évidemment, introduite par les juifs. Dans le temple on offre des sacrifices, les prêtres sont des personnes sacrées qui offrent le sacrifice. Toute cette théorie ne signifie absolument rien aujourd'hui. Que le père soit voué au sacré pour offrir le sacrifice et que l'Eucharistie soit un sacrifice : est-ce que tout ça vient de Jésus? Ah, ça ne vient pas de Jésus. Il faut donc voir si cela a ou non une valeur. Pourquoi maintenir quelque chose qui n'a pas de valeur.

Ensuite il faut voir aussi l'autre face du problème : ce qui n'aide pas, ce qui s'est infiltré à partir d'autres tendances, d'autres courants. Prenons pour exemple la vie ascétique des moines irlandais. L'Irlande a été l'île des moines. Là-bas, les évêques n'avaient pas d'autorité; ils servaient à ordonner des prêtres; mais pour tout le reste ils étaient en repos. Ceux qui dirigeaient c'étaient les moines : tout était centré sur les monastères qui étaient l'équivalent du diocèse actuellement. Ces moines irlandais avaient une vie d'ascèse, mais si extraordinairement inhumaine pour nous qu'il est impossible que cela soit venu de Jésus, impossible que cela nous aide, car ces hommes là-bas étaient des surhommes, il n'y en a pas de semblables aujourd'hui. Par exemple un

exercice de pénitence qu'ils faisaient consistait à entrer dans la rivière - et en Irlande les rivières sont froides - et d'y rester, nus, pour y réciter tous les psaumes... Cette façon d'envisager la vie : non, on ne doit pas estimer qu'être chrétien, c'est ça. Ce n'est pas non plus une marque de sainteté; ce n'est pas ainsi que se manifeste la sainteté. Tout ce qui vient de là est à examiner. Toutes les congrégations féminines savent combien il faut lutter pour changer les coutumes, les traditions qui ne sont pas évangéliques. Que de débats! Je connais un grand nombre de congrégations féminines et que de temps perdu en discussions, en débats entre celles qui veulent tout conserver et celles qui veulent abandonner ce qui n'est plus utile et trouver un autre mode de vie mieux adapté à la situation actuelle. Alors, quelle tâche incombe à la théologie? Ceci : changer. Il faut changer. La tradition doit cesser d'être l'idéologie de tout le système romain : cela n'a pas d'avenir. Ce genre de théologie a progressivement été abandonné depuis déjà longtemps.

UN NOUVEAU FRANCISCANISME LATINO-AMÉRICAIN

En Amérique latine quelque chose est apparu : nous avons connu un nouveau franciscanisme, c'est-à-dire une nouvelle étape, mais radicale, de vie évangélique. Quand situer sa naissance? J'ai parlé des évêques qui y ont participé, qui ont animé Medellín et de l'option pour les pauvres : ce sont les Saints Pères de l'Amérique latine. S'il faut dater l'origine du nouvel évangélisme de

l'Église latino-américaine, je dirais - n'oubliez pas - le 16 novembre 1965. Ce jour là, dans une catacombe de Rome, 40 évêques, en majorité latino-américains, sous l'impulsion de Helder Camara, se sont réunis et ont signé ce qui s'est appelé le « Pacte des catacombes ». Ils s'y engageaient à vivre dans la pauvreté qu'il s'agisse de nourriture, de transport, de logement. Ils s'engagent; ils ne disent pas ce qu'il faut faire, ils s'engagent et effectivement par la suite, ils l'ont fait, une fois de retour dans leurs diocèses. Et aussi : à donner la priorité à ce qui concerne les pauvres dans toutes leurs activités, ce qui revenait à laisser beaucoup de choses de côté pour se consacrer en priorité aux pauvres, soit tout un ensemble d'éléments qui vont dans ce sens. Voici ceux qui furent les animateurs de la Conférence de Medellin. Là est née la nouvelle étape. Ils bénéficièrent d'un contexte favorable : à cette époque l'Esprit Saint avait inspiré nombre de personnalités évangéliques. Les communautés ecclésiales de base avaient déjà fait leur apparition. Il y avait déjà des religieuses intégrées aux communautés populaires. Mais peu nombreuses et qui donc se sentaient marginalisées au milieu des autres. Medellin leur a donné une sorte de légitimité et en même temps un plus grand dynamisme et les communautés se sont multipliées. Est-ce que cela a atteint toute l'Église latino-américaine? Non, bien évidemment. Il s'agit toujours d'une minorité. Un jour, je me souviens, on a demandé au cardinal Arns - un saint, nous avons eu d'excellentes relations d'amitié -, un journaliste lui avait demandé : « Vous,

monsieur le cardinal, ici à São Paulo vous avez bien de la chance, toute l'Église est devenue l'Église des pauvres, les religieuses sont toutes au service des pauvres : quelle merveille! ». Et là Dom Paolo a répondu : « Eh oui, ici à São Paulo 20 % des religieuses sont allées dans les communautés de pauvres; 80 % sont restées chez les riches ». C'était beaucoup. Aujourd'hui il n'y en a pas 20 %. Ce fut une époque de création, une de ces époques comme il s'en produit parfois dans l'histoire marquée par une empathie très grande avec l'Esprit. Il nous revient de vivre cet héritage : c'est un héritage qu'il faut maintenir, conserver précieusement car rien de semblable ne va ressurgir. Parfois on m'interroge : « Pourquoi les évêques ne sont-ils pas comme à cette époque? ». Parce que cette époque est exceptionnelle; dans l'histoire de l'Église c'est une exception : de temps en temps il arrive que l'Esprit Saint envoie des exceptions.

L'ÉVANGÉLISATION

Alors, qui va évangéliser le monde d'aujourd'hui? De mon point de vue, ce sont les laïques. Déjà sont apparus de nombreux petits groupes de jeunes qui pratiquent justement un mode de vie beaucoup plus pauvre, libres de toute organisation extérieure, en contact permanent avec le monde des pauvres. Il en existe déjà, il y en aurait davantage s'ils étaient mieux connus. Cela pourrait être une tâche auxiliaire de la théologie : faire connaître ce qui se passe dans la réalité, où l'on trouve, en ce moment, l'Évangile vécu, pour que cela se sache,

pour que ces groupes se connaissent mutuellement, car sinon ils peuvent se décourager ou manquer de perspectives. Une fois réunis, qu'ils constituent des associations, dans le respect des tendances, des modèles spirituels. Je n'attends pas grand-chose du clergé. Nous sommes donc dans une situation historique nouvelle. Ce qui se produit en ce moment, c'est que les laïques ont cessé d'être analphabètes, et cela, il y a déjà longtemps : ils ont une formation humaine, une formation culturelle, une formation de leur personnalité qui est très supérieure à ce que l'on enseigne dans les séminaires. Donc ils sont mieux préparés à agir dans le monde, même s'ils ne connaissent pas beaucoup de théologie. On pourrait apporter plus de théologie, mais ceci est un autre problème. N'allons pas actuellement penser que ceux qui demain vont réaliser le programme d'Aparecida, ce seront les prêtres. Je ne connais pas tout, mais les séminaires que je connais, les diocèses que je connais auraient besoin de 30 ans pour former un clergé nouveau : et qui va le former? Concernant les laïques les choses sont différentes : ils sont nombreux à être prêts et ce sont des gens avec une formation humaine, des capacités de pensée, de réflexion, pour établir des relations et des contacts, diriger des groupes, des communautés. Mais beaucoup n'osent pas encore, ils n'osent pas. Cependant ils sont l'avenir. Une anecdote pour terminer : on a fait appel à moi à Fortaleza, au nord-est du Brésil. Fortaleza maintenant est une grande ville : un million d'habitants. Le Saint-Siège avait mis à l'écart, marginalisé, le cardinal Aloiso

Lorscheider, en l'envoyant en exil à Aparecida qui est un lieu de châtiment pour les évêques qui ont déplu. Arriva alors un successeur, Dom Claudio Humes qui est maintenant cardinal à Rome. Claudio Humes supprima tout ce qui avait un caractère social dans le diocèse, il renvoya tout le monde : 300 personnes ayant un long vécu de service, pleines de capacités humaines ; comme ça sans ambages. Un jour, ils m'ont contacté : ils étaient 300 en larmes, se plaignant : « et maintenant nous ne pouvons rien faire; et maintenant, qu'est-ce qu'on fait? ». Je leur ai dit : « Mais enfin, vous êtes des personnes profondément humaines, développées, à forte personnalité. Vous avez réussi dans votre vie familiale, dans vos carrières, dans votre vie professionnelle. Est-ce que vous allez vous préoccuper maintenant de savoir si l'évêque veut ou ne veut pas? Si le curé veut ou ne veut pas? Vous possédez toute la formation suffisante et les capacités, pourquoi n'agissez vous pas, ne constituez vous pas une association, un groupe, de façon indépendante? Car le droit catholique - comme beaucoup de catholiques ne le savent pas - le droit catholique permet la constitution d'associations indépendantes de l'évêque, indépendantes du curé - c'est quelque chose que l'on n'enseigne pas beaucoup dans les paroisses, mais c'est quelque chose qu'il est important de savoir, justement. Vous pouvez donc très bien vous regrouper à 4 ou 5 personnes pour organiser un système de communication, un système de spiritualité, un système d'organisation pour une présence dans la vie publique, dans la vie politique, dans la vie sociale : 300 personnes de cette

valeur. Si cela coûte de l'argent, s'il faut payer 5 personnes, chacun va dépenser à peine 2 % de ce qu'il gagne, on peut donc bien faire vivre 5 personnes qui se consacrent à cela. Elles sont à choisir entre les 25-30 ans car c'est le moment de créativité. Jusqu'à 25 ans l'être humain se cherche. Ensuite les études terminées, en possession d'un travail, il veut donner un sens à sa vie : là se trouvent ceux qui ont capacité à inventer. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? Pourquoi tant de timidité? C'est vous dans le monde qui avez toutes ces capacités, du côté de l'Église : rien. Ils ne s'en sentaient pas capables, ils avaient besoin de l'évêque, des prêtres, qu'ils leur disent ce qu'il faut faire : comment est-ce possible? Si ça se trouve, on ne leur a pas appris : on peut se comporter en adulte dans la vie civile et en gamin dans la vie religieuse. Mais nous pouvons le faire et le reproduire dans toutes les régions. L'avenir dépend de groupes de laïques semblables qui existent déjà même s'ils sont très dispersés. C'est là qu'est l'avenir : c'est notre tâche à tous, en commençant par les jeunes. Au Brésil, il y a en ce moment 6 millions d'étudiants universitaires; 2 millions viennent de familles pauvres - les pauvres sont ceux qui gagnent moins de 3 fois le minimum vital parce qu'avec moins de 3 fois le minimum vital on ne peut pas vivre décemment - 2 millions. Et en quoi consiste la présence du clergé? Elle est infime : quelques religieux. Du diocèse? Il n'y en a pas. Et là est l'avenir. Ce sont des jeunes qui découvrent le monde. Bien sûr certains se mettent à la drogue, se laissent corrompre, mais c'est une minorité; dans

l'ensemble ce sont des personnes qui veulent faire quelque chose dans la vie. S'ils n'ont pas connaissance de l'Évangile ils ne vivront pas en chrétiens : il faut l'expliquer, mais pas avec des cours de théologie, expliquer par l'action, en participant à des actions qui sont réellement des services rendus aux pauvres. C'est possible. La tâche de la théologie... Il faudra changer un tout petit peu : être moins académique, plus orienté vers le monde extérieur, vers ceux qui ne sont pas dans le réseau d'influence de l'Église, qui ne sert pas. Être une présence. Offrir une théologie lisible sans avoir une formation scholastique, parce qu'autrefois, si l'on n'avait pas une formation aristotélicienne, on ne pouvait rien comprendre à cette théologie traditionnelle. Et bien la philosophie aristotélicienne est morte, c'est-à-dire que les philosophes du XX^e siècle l'ont enterrée. Il nous faut maintenant inventer : comment allons-nous nous ouvrir au monde?

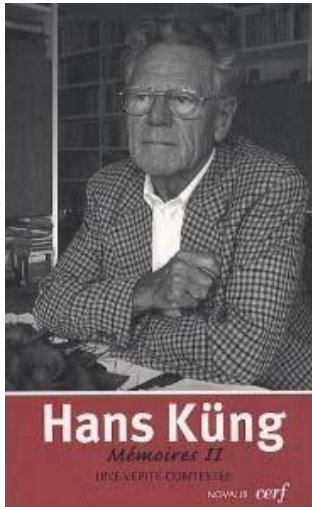
Notes :

1. La version originale (espagnol) est accessible sur le site Atrio.
Source : **Dial 3123 - Diffusion d'information sur l'Amérique latine**
(<http://enligne.dial-infos.org>)

José Comblin

*Publié le 8 octobre 2010 par Lucette Bottinelli
Traduction d'Annie Damidot pour Dial*





Hans Küng

*Une vérité contestée.
Mémoires II - 1968-1980
Paris, Cerf, 2010,
736 p.*

Debout devant l'inquisition romaine

Si les débats sociaux et religieux de notre temps vous intéressent, vous serez passionné par la lecture de cette œuvre de mémoire. Au fil de ses 707 pages, vous entrerez dans le parcours d'une vie exceptionnelle, celle de Hans Küng, éminent théologien du XX^e siècle. Revisitant la période qui succède au concile Vatican II, celle entre 1968 et 1980, il raconte et commente une série de faits marquants pour lui, l'Église catholique et le monde. Extraordinaire source d'information, ce volume expose la pensée de théologiens experts, de pasteurs et fonctionnaires ecclésiaux, d'auteurs et intellectuels érudits. Il relate aussi des faits troublants entourant le processus de restauration postconciliaire, les événements de mai 1968, l'évolution de Joseph Ratzinger avant qu'il soit Benoît XVI, une lutte épique avec les gestionnaires de la curie romaine et plus encore. Par-dessus tout, on y trouve des interrogations majeures pour notre

siècle. Hans Küng nous invite à comprendre la différence qui existe entre l'Église catholique et le système ecclésiastique romain, « cette Inquisition désormais rebaptisée Congrégation pour la doctrine de la foi ». Il propose une reformulation du dogme de l'infaillibilité : « L'Église demeure dans la vérité de l'Évangile en dépit de ses erreurs » et non parce qu'elle ne peut faire d'erreurs. Mais la réflexion qui m'a le plus captivée concerne la pertinence du christianisme lui-même, sérieusement compromis à notre époque tourmentée. Avec Küng, je crois qu'il faut refuser d'admettre que l'on restreigne la compréhension du christianisme au seul paradigme ecclésiologique des pères de l'Église (IV^e et V^e siècles) comme l'impose l'idéologie en place. Structurellement incrustée, elle a réussi à tuer les efforts du dernier concile et à cristalliser une culture religieuse incapable de dialoguer avec les sciences contemporaines, de s'ajuster à nos régimes politiques actuels, d'entrer en conversation avec les valeurs et les idées du monde moderne. Cette fermeture de la pensée bloque tout effort œcuménique et toute inculturation intelligente des cultures africaines, chinoises et indiennes que l'ajout d'autres paradigmes - celui des Lumières, par exemple, introduisant la raison critique - permettrait de favoriser. Küng insiste : il est urgent de revoir le christianisme à partir du Jésus de l'histoire, sans renier les développements ultérieurs de la grande Tradition, et d'articuler un modèle ecclésial qui permette de rencontrer les enjeux du monde d'aujourd'hui. **REFUSER D'INCARNER L'ÉVANGILE DANS DES PARAMÈTRES CONTEMPORAINS,**

C'EST ENFERMER L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS LE MUSÉE DES TRÉSORS MÉDIÉVAUX. C'est pour la défense de telles idées-forces que le théologien rebelle a livré bataille. Une vérité contestée raconte abondamment ses démêlés avec le fonctionnariat romain sur lequel son ami, le pape Benoît XVI, règne en maître. Évoquant le conflit entre Pierre et Paul, le récit de ce rapport amour/haine m'a particulièrement touchée, à mon propre étonnement; j'en suis venue à le percevoir comme une sorte de longue déchirure, source de souffrances tout autant que de stimulations intellectuelles et affectives. Mais il semble que leurs routes s'éloignent de plus en plus, Küng développant une christologie d'en bas qui se réfère au Jésus historique et Ratzinger une christologie d'en haut, qui part du Fils incarné de Dieu, tel que défini par les conciles grecs. Faut-il placer le dogme au-dessus ou au-dessous de l'Écriture? Pour le moment, aucun indice ne porte à croire que ce contentieux entre les deux hommes et, plus grave encore, entre la base ecclésiale et les autorités romaines puisse bientôt prendre fin. **LA RUPTURE SE CREUSE DE PLUS EN PLUS. IL DEVIENT URGENT QUE LES ÉVÊQUES BRISENT LA LOI DU SILENCE ET SE TIENNENT COLLÉGIALEMENT DEBOUT, ADOSSÉS À LEURS PEUPLES, FACE AUX INQUISITEURS DE LA CURIE ROMAINE.** En cet ardent souhait, vous l'aurez compris, je rejoins la rébellion de Küng. Car je crois que les catholiques du monde entier, surtout ceux et celles qui languissent sur le pas de la porte, attendent cela de leurs pasteurs : qu'ils cessent de quémander les approbations. **ILS DÉSIRENT VOIR LA MISE**

EN PLACE NON PAS DE RÉFORMETTES MAIS DE TRANSFORMATIONS RÉELLES QUI REDONNENT VIE À LEURS COMMUNAUTÉS, À L'ÉCHELLE DES ÉGLISES LOCALES, en priorité, jusqu'à ce qu'un concile Vatican III devienne incontournable. Bien arri-més à leurs peuples, les évêques y arriveraient.

Lise Baroni Dansereau



**En route vers...
un Rassemblement des Baptisés
de l'Église de Montréal?
En passant par une
Commission consultative**

Claude Lefebvre

15 décembre 2010

Deux événements ont fait sonner l'alarme et ont déclenché le mouvement. D'une part, les nombreux sièges épiscopaux à combler dans les années en cours, et d'autre part, le cinquantième anniversaire de Vatican II à l'horizon.

Le rêve, ou l'hypothèse, a pris forme progressivement. À différents moments de son évolution je m'en suis ouvert à d'autres chrétiens susceptibles de réagir à ce rêve. Le partage lui donnait de la vigueur et l'enrichissait. Après six mois, j'en suis à la troisième et dernière mouture. Celle-ci concerne ma propre Église locale, le diocèse de Montréal et non

plus l'Église du Québec. J'en suis venu à l'idée que si l'opération s'engage de façon positive dans un diocèse elle peut facilement devenir contagieuse.

L'invitation que je fais circuler peu à peu depuis le temps des Fêtes se présente à peu près dans les termes suivants :

Aujourd'hui, je jette une bouteille à la mer. Elle contient un défi. Dans moins de trois mois on devrait savoir si le défi trouve preneur et devient un « projet » porté par un groupe de baptisés de l'Église de Montréal.

La rencontre qui devrait trancher la question, dans un sens ou dans un autre, se tiendra **le dimanche 20 mars en après-midi, de 15 à 17 h à la Résidence Morin, 6365 rue St-Vallier, à quelques pas du métro Beaubien.**

L'invitation ne s'adresse pas seulement à des personnes qui seraient disposées à assumer une responsabilité définie dans l'opération. Elle embrasse toutes celles qui considèrent « qu'il y a quelque chose à faire » en regard de la situation évoquée, et se reconnaissent concernées, prêtes à réfléchir, à écouter, à s'exprimer et éventuellement peut-être, à agir à leur mesure.

Si vous voulez inscrire votre participation (comme probable) à la rencontre du 20 mars, faites-le dès que votre décision sera prise à

claudel32@sympatico.ca. Pour prévoir le déroulement de la rencontre il sera sûrement très utile de connaître et le nombre approximatif et les caractères généraux des participants(es). N'hésitez pas à partager l'invitation avec d'autres personnes que vous pensez intéressées. Dans le cas où elles prévoiraient se joindre à vous, elles devront également s'inscrire dès leur décision prise.

Enfin je suis conscient que l'Église de Montréal compte de nombreux baptisés anglophones. Si l'idée émise aujourd'hui devient une « projet » le 20 mars prochain, le comité constitué ne devra pas tarder à reconnaître cette réalité.

UNE COMMISSION CONSULTATIVE?...

La question à débattre - Une décision à prendre... ou à ne pas prendre!

Le contexte « déclencheur »

1. Le cinquantenaire du Concile Vatican II ...

Incite à un retour à cette source inépuisée. Sur les voies ouvertes à l'exploration par ce Concile nous avons vécu une intense et brève période d'avancée...

Puis, vint une longue période de régression, en bien des domaines. La preuve de la volte-face n'est plus à faire. La grande majorité des observateurs « experts » l'ont déjà faite. Et nous y avons nous-mêmes goûté sur le terrain pastoral. Comment revenir

puiser plus allègrement à la source conciliaire?

II. Au Québec, sur une période de 6 ou 7 ans, les deux tiers des évêques en titre ont été remplacés ou vont l'être. D'une part la sélection des évêques n'est pas influencée par des requêtes ou des recommandations en provenance du Peuple de Dieu (dans son acception large). D'autre part l'évêque d'un diocèse apparaît bien plus comme un sous-chef du pouvoir romain (pape et curie) que comme le pasteur de son Église. Comment vivifier les liens, le rapport « diocésains-évêque »?

I. Les traits possibles d'une initiative visant à remettre Vatican II sur les rails et à intensifier le rapport de l'évêque avec son peuple.

- a) Cette action (la commission consultative) serait entreprise au niveau du diocèse par un groupe de baptisés disposés à la prendre en mains.
- b) Il ne s'agirait pas d'une entreprise « à la largeur du Québec », mais il va de soi que si l'intérêt se manifeste dans plusieurs diocèses on aura le réflexe de se parler et même de constituer un réseau pour s'entraider.
- c) Il apparaît également préférable que l'initiative ne soit pas assumée par un groupe préexistant puisque cela risque dès le départ de rétrécir sa représentativité.

Pourtant il est souhaitable que des personnes ayant déjà une certaine familiarité avec des problématiques d'Église s'y retrouvent en assez grand nombre.

- d) L'acceptation des orientations de Vatican II apparaît s'imposer. Par fidélité à l'Église d'aujourd'hui. Il s'agit pour nous d'une référence incontournable. Mais cela laisse un large espace pour le débat et les différences de point de vue. On est loin de la pensée unique.
- e) La commission consultative :
 - ❖ Elle serait donc formée et mise en place par un groupe de baptisés du diocèse qui se reconnaissent le droit d'exister comme expression libre de membres du Peuple de Dieu. Ils veilleraient à assurer une représentativité satisfaisante.
 - ❖ C'est ce groupe initiateur qui fixerait la procédure de la consultation, diffuserait l'information pertinente...
 - ❖ Il informerait préalablement le Pasteur par respect pour lui et la responsabilité qui est la sienne, et pour obtenir ses réactions et suggestions. Il devra cependant conserver sa totale autonomie.
 - ❖ La pertinence, le pourquoi et le comment d'un « rassemblement des baptisés » du diocèse

serait évidemment **une question à soumettre à la population, avec les autres questions jugées appropriées.**

II. Raisons concernant certains choix dans l'élaboration de la présente hypothèse.

La raison fondamentale du projet dans sa totalité, c'est de développer une communication plus nourrie, un lien plus fort, des rapports respectueux, fraternels et vrais entre le peuple d'une Église locale et son pasteur. Dans l'état actuel des choses, nos évêques sont les hommes de Rome plus que les pasteurs de leurs peuples. Il faut que les baptisés développent le sens de leur liberté chrétienne et de leur droit de parole et le sens de leur responsabilité en Église tout en intensifiant une relation positive avec leur pasteur. C'est un défi considérable. La confrontation ne mène nulle part sinon au rejet de l'autre ou à l'ignorance mutuelle. Il y a là un chantier qui appelle l'engagement des croyants, du moins d'un certain nombre d'entre eux.

L'entreprise est complexe. Il y a bien des choix à faire. J'expliquerai éventuellement (de préférence verbalement) le « pourquoi » des choix que j'ai été amené à faire dans l'élaboration de mon hypothèse.

Je m'en tiendrai pour le moment à mentionner brièvement les expériences qui alimentent ma réflexion...

- a) Il y a bien sûr mes 50 années de service presbytéral par le biais de ministères très variés.
- b) Plus récemment trois tournées exploratoires en Église de France (2005, 2006, 2010);

chaque fois, un séjour d'un mois. Je cherchais à découvrir comment l'Église tentait de rencontrer le monde d'aujourd'hui pour y remplir sa mission, livrer son message. Je suivais deux pistes : celle des communautés chrétiennes qui se disent « sur le parvis » (+ périphériques ou marginales) et la piste de l'Église à la fois missionnaire et relativement à l'aise dans son institution. J'étais au rassemblement des Parvis à Lyon parmi les 500 participants - les 11 et 12 novembre 2010.

En plus, ces derniers temps, il y avait du nouveau : cette « Conférence des baptisés catholiques de France » née officiellement en octobre 2009. Elle doit la vie à une gaffe du Cardinal Archevêque de Paris : au cours d'une entrevue à la radio, la question lui fut posée s'il ne convenait pas de confier la mission de la lecture de la Parole de Dieu... (et éventuellement de sa méditation) à des femmes aussi bien qu'à des hommes. Le Cardinal de répondre : « Le plus difficile, c'est d'avoir des femmes qui soient formées; le tout n'est pas d'avoir une jupe, c'est d'avoir quelque chose dans la tête » Des chrétiennes ont réagi en formant « Le comité de la jupe » qui devait

évoluer jusqu'à devenir la Conférence des baptisés de France. Je n'ai malheureusement pas réussi à les rencontrer. J'ai lu avec très grand intérêt leur bouquin au titre léger mais au contenu nourrissant et stimulant « Les pieds dans le bénitier » aux Presses de la renaissance 269 par Anne Soupa et Christine Pedotti. Je vous en recommande vivement la lecture.

Enfin, il y a les cinq années d'existence du Réseau des Forums André-Naud. Une croissance lente mais régulière. Nous comptons aujourd'hui 138 membres, 33 sympathisants et 31 abonnés au Bulletin (4 publications par année).

Un bulletin qui reçoit un appui très encourageant de la part des lecteurs.

L'INSPIRATION... LES BONS EXEMPLES

I. Les Parvis

- ❖ *Le Grand Rassemblement de Lyon*
- ❖ *Le message d'espérance*

II. L'initiative des « 32 »

III. La Conférence des Baptisés catholiques de France - Prologue + extraits

I. Les parvis

- ❖ Grand Rassemblement - Lyon - 11-12 novembre 2010

***Le temps est venu,
de montrer l'actualité de l'Évangile
pour le monde d'aujourd'hui***

C'est pourquoi, toutes générations confondues, nous nous rassemblons avec nos diversités, dans la joie et le plaisir de faire connaissance ou de nous retrouver.

Pour **Revivifier en nous**, dans l'échange et le partage, les intuitions évangéliques débarrassées des scories du temps et des interprétations liées à un contexte théologique, culturel et sociétal dépassé. Pour éclairer et accompagner notre marche sur le chemin, ouvert par Jésus de Nazareth, chemin d'approfondissement spirituel et humain. Pour oser une présentation du message de l'Évangile, compréhensible au XXI^e siècle... Bougeons notre foi!

Pour **Tisser des liens, et nous enrichir mutuellement** entre tous ceux et celles qui hier ont partagé ce désir en semant les graines de Vatican II toujours à développer, entre ceux et celles qui aujourd'hui partagent ce même désir, que ce soit dans les Églises, sur les parvis ou en dehors de ces Églises, que ce soit avec les croyants d'autres religions avec les athées et les agnostiques.

Pour **Manifester, notre détermination à vivre** en disciples de Jésus pour être signes vivants de ce qu'Il est et relais de ses appels, dans notre monde en pleine mutation.

Et donc pour manifester, avec tous les hommes et les femmes concernés, **notre détermination à contribuer** au combat contre la misère et la pauvreté, à l'organisation **d'un monde** permettant l'épanouissement de chacun et chacune

dans l'accomplissement de son destin. **Un monde** où **il** fait bon vivre, donc plus juste et plus solidaire, Un monde démocratique capable de répondre aux enjeux du III^e millénaire dans le respect de la Terre et des droits de l'Homme.

❖ **Le message d'espérance
(12 novembre 2010)**

Il ne suffit plus de se préoccuper du devenir des Églises, il faut donc prioritairement :

- ❖ Examiner l'évolution du monde auquel est destiné le Message Évangélique.
- ❖ Se lever pour lutter contre l'iniquité et la violence inhérentes à cette évolution technique et marchande qui ruine les valeurs constitutives de l'Humanité et met à mal la Planète.
- ❖ S'engager dans des lieux de solidarité, de désobéissance et de propositions alternatives.
- ❖ Remettre le monde à l'endroit en donnant la parole aux exclus.
- ❖ Laisser les prophètes prophétiser et porter à la lumière ce qui est en train de naître.

Oui, pour nous le message libérateur de l'Évangile est nécessaire au monde :

***il ne peut plus être porté
par voie d'autorité***

C'est le temps pour tous, hommes et femmes, d'en être pleinement responsables dans nos sociétés sécularisées.

C'est donc le temps de donner plein essor à nos communautés héritières de Vatican II pour y vivre le partage authentique de la Parole, des célébrations tissées de nos expériences, et le travail d'actualisation du Message :

Une Église Autre est possible!

C'est le temps aussi de renforcer publiquement nos réseaux d'humanisme :

***Un autre monde est possible!
Le temps vient d'envisager l'avenir
avec la Force et la Jeunesse de l'Esprit,
Souffle d'Amour et de Vie,
Qui recrée le monde***

II. L'initiative des 32

Le 2 novembre 2010

Chers amis,

À Noël dernier (2009) nous prenions l'initiative de vous adresser une lettre qui vous invitait à exprimer non seulement vos questions, vos doutes mais aussi votre Espérance au regard de la crise vécue dans l'Église catholique. Nous souhaitons par cette démarche inviter le plus grand nombre à prendre la parole, ce qu'ont fait plus de 3000 personnes parmi vous. Par ailleurs, de nombreuses autres initiatives relatées dans le texte ci-joint ont été prises.

Devant le nombre et la densité de vos contributions nous avons mis un peu de temps à en réaliser la synthèse. Nous vous l'avons envoyée après Pâques accompagnée d'une seconde lettre qui vous invitait à nouveau à vous exprimer. Parmi les suites possibles, la réalisation d'un livre blanc contenant vos témoignages et réflexions a été envisagée. Au regard des emplois du temps des membres du groupe, il n'est pas, pour l'heure, possible de réaliser ce projet consécutif.

Après ce temps d'échange très riche, nous vous proposons maintenant d'entrer en dialogue avec les responsables des Églises locales. Nous désirons en effet que les aspirations exprimées, les inquiétudes mais aussi les recherches dont vous vous êtes fait l'écho puissent être entendues tant dans les diocèses qu'au niveau de la Conférence des évêques de France. Ainsi s'amorcera un dialogue que nous espérons fécond pour la vitalité de l'Église et de son témoignage évangélique.

Nous vous invitons donc à prendre contact individuellement ou en groupe, en fonction des situations et des possibilités, soit avec votre curé, soit avec le responsable de votre secteur pastoral, soit avec votre évêque pour lui rendre compte de nos réflexions et amorcer un dialogue. Nous vous proposons d'appuyer cet échange sur une lettre que vous trouverez ci-jointe. Celle-ci résulte de vos contributions et contient également des questions qui nous sont apparues centrales dans la situation de

crise vécue par l'Église. Il serait souhaitable que ces rencontres aient lieu d'ici Noël prochain.

Nous vous proposons de rendre compte du contenu de ces échanges d'ici le 15 janvier 2011. Sur cette base, nous déterminerons alors comment poursuivre et approfondir la démarche entamée ensemble. Bien entendu, nous vous tiendrons informés en faisant la synthèse de vos réponses et de celles des amis que vous contacterez et solliciterez à nouveau, pour qu'eux aussi entrent en dialogue avec les responsables de leur choix et fassent part de leurs échanges. Notre opération « Boule de neige » continue.

Pour notre part, nous nous engageons à demander une audience au Conseil permanent de la Conférence des évêques de France dans le courant du 1^{er} trimestre 2011. Nous souhaitons partager le contenu de la lettre jointe à cet envoi et les questions qu'elle contient. Nous vous rendrons compte de cette rencontre que nous espérons fructueuse.

Dans l'attente de vos nouvelles, nourris de la qualité de vos apports, et confiants dans la capacité de dialogue de l'Église dont nous sommes membres, nous vous adressons nos salutations fraternelles.

Note de l'éditeur

Cette lettre, qui a suscité plus de 3000 réponses, était signée par 32 personnes largement connues, dont on trouvera les noms au bas de la lettre suivante.

Aux responsables des communautés Et des diocèses de l'Église catholique en France et au-delà

À Noël dernier 32 personnes prenaient l'initiative d'adresser une lettre à leurs amis les invitant à les rejoindre pour exprimer non seulement leurs questions, leurs doutes mais aussi leur Espérance, en vue de les partager avec le plus grand nombre.

Le trouble ressenti dans l'opinion publique à propos des événements de 2008-2009 en a été le facteur déclenchant. Plus de 3000 personnes ont répondu en faisant part de leurs perceptions et de leurs questions.

Nous sommes heureux d'en reprendre quelques-unes et d'en parler avec vous.

Nous avons la conviction que l'Évangile est toujours à l'œuvre dans ce monde difficile à vivre pour bon nombre de nos contemporains. L'Église catholique, portée par tous les baptisés, a un rôle essentiel pour faire vivre ce message d'Espérance. En témoignent les multiples initiatives prises en ce sens depuis un an :

- ❖ La création de la Conférence des baptisés.
- ❖ Les récents États généraux du christianisme, organisés par La Vie...
- ❖ L'étude initiée par Confrontations, association d'intellectuels chrétiens : « Mutations culturel-

les et devenir de l'Église catholique en France ».

- ❖ Le colloque « Le temps est venu » les 11 et 12 novembre 2010 à Lyon, organisé par les Réseaux du Parvis avec la participation de Jean Rigal et Gabriel Ringlet.

Et celles qui vont suivre :

- ❖ En 2011, les États généraux de la Famille, organisés par la Conférence des Évêques de France.
- ❖ En 2011 à Lyon, la rencontre organisée par Témoignage chrétien : « Un Évangile pour l'humanité ».
- ❖ En 2012 la fête des 50 ans du concile Vatican II, lancée par la Conférence des évêques de France.
- ❖ En 2013, Diaconia, événement promu par la C.E.F. et 40 mouvements pour ne citer que quelques projets nationaux, sachant que dans les régions il ne manque pas d'initiatives ni de vitalité.

Parmi les questions qui nous tiennent le plus à cœur pour l'avenir de l'humanité, nous avons noté combien les inégalités et les injustices qui s'accroissent au sein de notre planète comme au cœur de nos sociétés et groupes de proximité, tant en matière économique, écologique que spirituelle, tendent à laisser un nombre toujours croissant d'hommes, de

femmes, de jeunes et d'enfants sur le bord du chemin dans la souffrance et dans la pauvreté.

Nous pensons que la confiscation du pouvoir et des savoirs par une élite qui fonctionne uniquement du haut vers le bas et jamais l'inverse est devenue insupportable.

L'urgence nous invite à l'audace, nous pensons en effet que l'accès à la parole de ces hommes et de ces femmes est décisif.

Il y a là un enjeu vital à redonner la parole à ceux qui subissent les inégalités d'accès aux biens et aux savoirs, à celles et ceux qui souffrent de la pression de l'injustice et de la finance.

« Mais de quoi parliez vous tout en marchant? » (Luc 24, 13-35)

Quelle est la capacité d'écoute de l'Église dans ses divers lieux de vie et d'animation? Quels moyens nous donnons-nous? Quelle place l'Église fait-elle dans ses prises de parole aux questions posées par la société? Comment sont choisies les priorités d'intervention de nos communautés locales et de l'ensemble de l'Église dans le débat public? Comment faire pour que les exclus de la société ne le soient pas aussi dans l'Église?

Nous voulons que l'Évangile soit au cœur de notre action; nous pensons que la Parole lue, écoutée, entendue, loin de se réduire à une idéologie ou à un programme, est à la fois source,

lumière et souffle de vie. Jésus ne propose pas de solutions toutes faites mais une démarche qui met en évidence l'humanité de l'Homme et la tendresse de Dieu :

Il remet l'homme debout, au centre – Il met l'Homme avant la Loi – Il lutte contre l'exclusion – Il choisit la confiance plutôt que la sécurité – Il se laisse toucher – Il exige la justice – Il encourage le pardon et la miséricorde – Son regard grandit toujours la personne.

« Je suis venu pour qu'ils aient la vie en abondance » (Jean 10, 10)

Entrer dans cette dynamique d'écoute de la Parole de Dieu suppose de créer un mouvement communautaire de lecture des textes bibliques et évangéliques. Oser cette ouverture c'est aussi s'ouvrir à une multitude d'interprétations, c'est s'ouvrir à l'autre différent.

Comment dans toutes ses composantes l'Église est-elle au service de cette démarche? Comment dans ses réponses révèle-t-elle la force de l'Évangile?

Nous constatons combien la parole des responsables de l'Église apparaît souvent décalée de la vie des communautés, qui se sentent insuffisamment associées.

Nous avons noté des déficits en matière de gouvernance (autoritarisme - centralisation - cléricalisme), de communication (langage inaudible - perte de

crédibilité), d'image (éclatement des images selon les générations et les contextes culturels).

Que pensez-vous de ces remarques? Si ces problèmes vous paraissent fondés comment y remédier?

L'impression que l'Église se préoccupe d'abord d'elle-même sans accepter de se laisser déplacer par la rencontre de l'autre est dominante. Beaucoup expriment le besoin d'une vie ecclésiale qui tienne davantage compte de ce que vivent les communautés locales.

D'après vous comment répondre à ces attentes?

Il est par ailleurs souhaité par plusieurs des répondants que les responsables de l'Église de France interviennent pour que soit envisagée la possibilité pour des hommes mariés d'accéder au ministère presbytéral. Il est de plus souhaité que s'ouvre un débat officiel sur la représentation des femmes dans les processus de décision comme dans la vie liturgique au sein des communautés et de l'ensemble de l'Église.

**« Le Sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le Sabbat »
(Marc 2, 23-28)**

Les vrais obstacles ne sont pas seulement de type institutionnel mais aussi dans le fait de croire que le changement doit d'abord venir de l'institution.

Nous pensons urgent de prendre au sérieux les questions posées par la

réception du concile Vatican II. Plusieurs manières de comprendre le Concile semblent coexister aujourd'hui dans l'Église. Même si l'on a de bonnes raisons de préférer une Église de plein vent au catholicisme intransigeant, devrait-on se résigner pour autant au conflit ou à l'alternance entre deux modèles?

D'aucuns proposent de généraliser une démarche synodale qui relise le concile Vatican II et débattre des questions nouvelles. Cela suppose de mettre davantage en œuvre la collégialité à tous les niveaux. Notamment au sein de la Conférence des évêques de France, d'oser un dialogue audacieux avec le Saint Siège, en particulier sur la manière dont le pouvoir est exercé au Vatican et sur la subsidiarité dans le fonctionnement de l'institution.

Comment faire en sorte que la vie des diverses instances de l'Église tienne compte de la co-responsabilité des baptisés? Que faites-vous en ce sens?

Une Église qui se fasse conversation avec le monde, avec les hommes et les femmes de ce temps, c'est ce à quoi nous aspirons! C'est à cette expérience-là que nous croyons! C'est bien cette Église là que nous voulons construire ensemble!

Les signataires :

Guy Aurenche - Nicolas de Bremond d'Ars - Jean Delumeau - Marie Derain - Dominique Fontaine - Hélène et Patrick Gerault - André Gouzes - Marie-Thérèse et Jean-Claude Koenig - Elena Lasida -

Olivier Le Gendre - Henri Madelin - Annick Mallet - Inès Minin - Françoise Parmentier - Jean-Claude Petit - Jean-Marie Ploux - Monique et Claude Popin - Jean Rigal - Gabriel Ringlet - Martine Roger Machart - Jean-Pierre Rosa - Micheline et Aimé Savard - Bernard Stephan - André Talbot - Gérard Testard - Catherine Thieuw - André Vauchez - Denis Viénot - Hyacinthe Vulliez.

III. La Conférence des Baptisés catholiques de France

Les pieds dans le bénitier

Par Anne Soupa et
Christine Pedotti

I. Prologue

Nous croyons de toute la force de notre cœur, de notre âme, de notre intelligence que la proposition chrétienne est juste, bonne, valable, crédible, aujourd'hui et dans ce monde. Nous avons donné notre foi au Christ, à Jésus le Christ, cet homme qui a vécu il y a deux mille ans et dont nous disons qu'il nous révèle Dieu. À cause de Jésus-Christ, nous disons qu'il y a un Dieu vivant et bon. Nous disons que l'humanité n'est pas un accident dû au hasard, qu'elle n'est pas promise au néant, mais qu'elle appartient à Dieu, au désir de Dieu. Nous croyons que ce Dieu vivant et bon n'est pas indifférent à la vie des hommes et des femmes et qu'il se penche sur notre histoire avec bienveillance et tendresse. Cependant, nous ne croyons pas que Dieu nous manipule. Nous ne sommes pas des marionnettes

dans sa main. Il nous guide en nous appelant, il nous attend, il nous espère. C'est ce Dieu que le christianisme annonce, c'est à ce Dieu que nous avons donné et que nous redonnons chaque jour notre confiance.

Nous reconnaissons que c'est l'Église catholique qui a porté jusqu'à nous cette révélation de Dieu. C'est le premier titre de reconnaissance que nous lui devons. En plus de cette reconnaissance, nous aimons l'Église catholique, un parce que c'est en son sein, dans sa perspective universaliste, dans sa pratique des sacrements que nous vivons notre foi.

Cette foi n'a pas seulement une dimension individuelle : « Dieu et moi », elle est aussi une communion. Nous ne vivons pas notre foi en disant « je crois » ou « mon Dieu », mais en disant « Nous croyons » et « Notre Père ». Jésus-Christ fait de nous ses frères et sœurs et, en nous donnant à son Père, nous donne un Père. Nous sommes attachées à cette fraternité du genre humain que fonde la foi chrétienne, cette fraternité qui s'étend au plus petit, au plus pauvre, au malade, et même au méchant et au coupable.

À cause de cela, nous croyons que le christianisme change le monde et le rend plus hospitalier. C'est le trésor que nous avons reçu, il est inestimable, aussi ne voulons-nous pas le laisser sans héritiers. Voilà pourquoi nous nous engageons de toutes nos forces pour donner un avenir au christianisme.

« Catholique » : qui s'adresse à tout l'homme (aux sens de tout l'être humain) et à tout homme (au sens de tous les êtres humains). Dans cet ouvrage, on essaiera autant qu'il est possible d'éviter de dire « homme » pour tout être humain. Si des occurrences nous ont échappé, nous demandons la bienveillance de nos lectrices et lecteurs.

II. Quelques extraits (pp 186-193)

1. Les baptisés, colonnes de l'Église

Il est donc temps de nous redire les uns aux autres la parole du Deutéronome : « Je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie, pour que toi et ta postérité vous viviez. » Il est temps de nous tourner vers la vie, de mettre, sur ces clivages qui creusent une plaie, le baume de l'unité. De réentendre aussi la puissante exhortation de Paul aux Galates : « Vous tous, en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ; il n'y a ni juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme. » N'est-il pas temps d'ajouter à cette liste : ni clerc ni laïc, « car tous, vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus. Mais si vous appartenez au Christ, vous êtes donc de la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse² »?

Fortifions-nous dans cette réalité première, fondatrice et stimulante, qu'il n'y a qu'un peuple, celui des baptisés, un unique peuple et non des catégories dont il est évident qu'elles sont germes de division, d'un mimétisme stérile, de jalousies paralysantes, de mécanismes de défense mortifères.

C'est pourquoi nous tenons tant à cette intuition - qui n'est que retrouvailles avec nos origines - de fonder notre vocation autour de celle des baptisés, « prêtres, prophètes, rois ». Nous ne voulons pas retomber dans les ornières où se sont enfoncés nos aînés des années 1970, en nous lançant dans une revendication catégorielle en faveur des seuls laïcs.

Il ne doit plus y avoir, aujourd'hui, que des baptisés, tous héritiers de la promesse. Et des ministères à pourvoir, des services à rendre, des missions à remplir, en fonction des seuls besoins, des seuls charismes, des disponibilités.

Sans aucun doute, il y aura des diacres, des prêtres, des évêques, et nous l'espérons, d'autres « ministres » institués pour le bien de tous. Ils seront nos évêques, nos prêtres, nos diacres, nos ministres, non parce que nous serons leur peuple, leur troupeau, car nous ne sommes tous qu'un seul peuple, qu'un seul troupeau, celui de Dieu. Non. Ils seront nôtres parce qu'ils seront des nôtres, étant du milieu de nous, demeurant avec nous.

La question de l'état de vie, célibataire ou pas, sera un choix, une option de nature privée et non un couperet, une lame qui sépare, comme c'est le cas aujourd'hui.

Si le peuple entier est héritier des promesses, il doit refaire son unité autour de ce qui le définit, le baptême, et la célébrer dans l'eucharistie (qui doit

donc de nouveau pouvoir être abondamment célébrée).

Il doit le faire dans une fraternité effective entre les laïcs et les prêtres actuels, dans l'adoption d'un horizon commun, celui du bien de l'Église et de l'annonce retrouvée de l'Évangile.

Demain, les baptisés seront à la fois les colonnes de l'Église et les missionnaires de la Bonne Nouvelle pour le monde. Beaucoup est déjà fait en ce sens. Ce qui ne l'est pas encore, c'est d'en avoir tous une claire conscience. C'est à cela que nous devons tous œuvrer.

2. Une Église pour le monde

Notre conversion ne serait pas entière si demeurait l'actuelle tentation de refus du monde. Encore une fois, il ne s'agit pas de donner un blanc-seing au monde d'aujourd'hui - la capacité de critiquer est le privilège des êtres libres - mais de nous y mouvoir en rendant grâce à Dieu de nous y avoir mis, ici et non ailleurs, aujourd'hui et non hier, pour œuvrer à son bien et non pour le couvrir d'anathèmes.

Car il n'y a vraiment plus que les cathos pour parler ainsi du monde, avec cette ingénuité charmante et décalée de celui qui déclare n'en vouloir que sous bénéfice d'inventaire! Mais l'utérus qui nous a poussés dans le vaste monde ne reprendra jamais son bien. Jusqu'à notre dernier souffle, nous y serons, tergiversations ou pas.

Alors, que faire de cette tension quasi originelle du christianisme qui nous assigne à la fois au monde et hors de lui?

Oui, le chrétien qui croit en la Résurrection met sa foi en l'existence d'un autre monde, celui que les apparitions de Jésus ressuscité laissent entrevoir.

Oui, les premiers siècles ont ardemment attendu la Parousie, la fin des temps. Mais c'est le désir du retour du Christ qui les poussait.

Alors comment nous, chrétiens, pouvons-nous nous comporter comme de futurs « citoyens du ciel » et vivre dans le monde selon les règles communes? Voici quelques jalons :

- ❖ *Croire en la Résurrection ne signifie pas que le monde soit mauvais. Contrairement à d'autres religions, le christianisme n'affirme pas que ce monde est un monde d'apparence, il en reconnaît la densité propre. « Et Dieu vit que c'était bon », dit la Bible en accueillant son lecteur : c'est ce monde que Dieu visite et honore. L'au-delà pascal n'est donc pas un monde de rattrapage. La vie est donnée ici et maintenant et mieux vaut lui faire honneur sans retard, car ce que l'on rate sur terre est bien raté. Dieu console, pardonne, mais il n'efface pas l'Histoire.*
- ❖ *Il y a bien une « subversion chrétienne », un renversement des valeurs, un radicalisme évangélique si inouï que Jésus mettait en*

garde ses amis, les fils de Zébédée : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire? » L'audace chrétienne est d'oser regarder un Dieu immolé et de ne vouloir comme viatique que ce crucifié cloué au bois. Jésus donne en modèle aux siens ce que lui-même va traverser, et que rappelait encore récemment frère Luc, le médecin de Tibhirine : « la pauvreté, l'échec et la mort ». Tout, dans notre monde, ne marche pas « comme on le voudrait ».

- ❖ Ce radicalisme que prêche Jésus n'a rien à voir avec la fuite du monde. C'est tout le contraire! Il est le résultat de son acceptation plénière, intégrale. S'il est si dérangeant, c'est parce qu'il en tient les extrêmes - la hauteur, la largeur, la profondeur -, ces contrées à risques vers lesquelles peu osent aller : il explore tous les bas-fonds du monde, partout où l'homme vit et souffre. Michel de Certeau disait : « Le Salut, oui, mais pas sans l'autre. » Qu'existe-t-il au monde de plus digne, de plus éblouissant, de plus sublime que ce radicalisme?
- ❖ Les pouvoirs politiques se sont efforcés de contrôler la sphère religieuse et, pour ce faire, ils ont accepté des compromis. Rois et empereurs ont plié la nuque pour recevoir l'eau du baptême chrétien. L'empereur Théodose a accepté le sac et la cendre du pénitent sous peine d'être

excommunié par l'évêque Ambroise. Et Napoléon, qui voulait d'une religion qui assure la moralité publique, a signé le Concordat de 1801. Certains, aujourd'hui, continuent à attendre de l'Église ce service « d'ordre public » à bon compte. Mais c'est compter sans l'exigence du Royaume.

En face du pouvoir politique, l'Église, si elle a le plus souvent cherché la conciliation, a aussi parfois imposé un bras de fer. Il y eut, dans l'histoire chrétienne, des martyrs comme il y eut des hommes d'Église courbés devant le pouvoir. Tension « structurelle », inconfortable, oui, l'Église vit dans l'inconfort d'un Royaume en germe, déjà là mais non advenu.

- ❖ Si le chrétien est un acteur social comme un autre, s'il a même le droit et parfois le devoir de rappeler, évidemment à rebours des modes et des pouvoirs, la priorité pour l'homme, il ne le fait pas au nom d'une illusoire « extériorité » par rapport au monde. Il le fait par rapport au monde. Il le fait parce que Jésus l'entraîne au-devant de l'infinie complexité du monde et qu'il l'y plonge « radicalement ».
- ❖ Si l'histoire de l'Église peut encore nous enseigner, c'est bien pour nous supplier, nous chrétiens, de ne pas laisser s'installer un décalage entre notre condition de chrétien et celle de citoyen. Le

monde change vite, mais c'est le nôtre. Si la décision éthique est devenue difficile, elle reste plus que jamais nécessaire. Elle demande intelligence et compétence. Plus qu'au passé, c'est à l'avenir que notre Église doit des comptes. « Je suis conservateur de l'avenir », aimait à dire Mgr Marty, ancien archevêque de Paris.

- ❖ « Ce monde » mis en procès est pourtant la terre de Dieu, celle qui l'a fait jubiler de joie dès le deuxième jour de sa création. Dans « ce monde », des cœurs purs font le bien, des artisans de paix pacifient, des assoiffés de justice se dressent, des miséricordieux font vraiment miséricorde. Des savants et des chercheurs explorent, expliquent, raisonnent, interrogent. Dans « ce monde », il y a des gens qui s'aiment et qui irradiant de lumière ceux qui les approchent. Ils n'ont ni col romain, ni croix au cou, ni tee-shirt à l'enseigne de « Djiseeus ». Croyants en d'autres croyances ou honnêtes paiens, frères et sœurs en humanité, leur travail et leur engagement nous instruisent, nous édifient, nous égalent, nous défendent, nous délivrent, nous consolent. Heureux sont-ils, heureux sommes-nous de les rencontrer!

La question centrale, vitale, pour nous chrétiens, est de savoir si, à l'image des vierges de la

parabole, notre Église est sotte ou sage. Souvenez-vous, les sottes n'ont pas d'huile, les sages en ont gardé pour aller à la rencontre de l'époux. Et lorsque celui-ci arrive, « à minuit même », dit l'évangéliste, seules les vierges sages entrent dans la salle de noces¹. Notre Église est aujourd'hui assoupie comme ces vierges. Aura-t-elle « l'huile de l'avenir », celle qui éclairera le chemin du monde, celle qui la mènera à la rencontre de l'époux? Il n'y a pas plus grande urgence que d'y travailler.



SECTION : 3



Spiritualité

Ta religion n'a aucune importance

Dans une discussion à propos de la religion et de la liberté, j'ai demandé un peu malicieusement au Dalai Lama : " *Votre Sainteté, selon vous, **quelle est la meilleure religion?*** " Je pensais qu'il dirait : " Le bouddhisme tibétain " ou " Les religions orientales plus anciennes que le christianisme "...

Dalai Lama s'est arrêté, m'a souri et, en me regardant droit dans les yeux, m'a répondu : " *La meilleure religion est celle qui te rapproche de Dieu. **C'est celle qui fait de toi une meilleure personne.*** "

Pour me sortir d'embarras, face à une réponse si remplie de sagesse, j'ai alors demandé : " ***Qu'est-ce qui nous rend meilleur?*** "

Il a répondu : " *Tout ce qui te remplit de compassion, te rend plus sensible, plus détaché, plus aimable, plus humain, plus responsable, plus respectueux de l'éthique. La religion qui fera tout ça pour toi, c'est la meilleure religion.* "

J'ai gardé le silence un instant. J'étais émerveillé, et le suis encore aujourd'hui en pensant à sa réponse pleine de sagesse : " *Mon ami, je ne suis pas intéressé par ta religion ou par savoir si tu es religieux ou pas... Pour moi, ce qui est important c'est la façon dont tu agis avec les autres, ta famille, tes collègues de travail, ta communauté, et devant tout le monde. Rappelle-toi que **l'univers est l'écho de nos actions et de nos pensées.*** "

" **La loi de l'action et réaction n'est pas exclusive à la physique. Il s'agit aussi de nos relations humaines. Si j'agis avec bonté, je recevrai de la bonté. Si j'agis avec méchanceté, je recevrai de la méchanceté.** " *Ce que nos grands ancêtres nous ont dit est la pure vérité : tu recevras toujours ce que tu souhaites aux autres. Être heureux n'est pas une affaire de destin, c'est une affaire d'options ou de choix.* "

Finalement, il a dit :

" **Prends soin de tes pensées parce qu'elles deviendront des **Mots**. Prends soin de tes mots parce qu'ils deviendront **Actions**. Prends soin de tes actions parce qu'elles deviendront **Habitudes**. Prends soin de tes habitudes parce qu'elles formeront ton **Caractère**. Prends soin de ton caractère parce qu'il formera ton **Destin**, et ton destin sera ta **Vie**...**

... **Et ...**



" *Il n'y a pas de religion plus grande que la **Vérité**.* "

Leonardo Boff

*Extrait d'un dialogue entre Leonardo Boff, théologien brésilien, et le Dalai Lama
06/08/10*



Une conscience éclairée et libre

La conscience est le centre le plus intime et le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre. (Gaudium et spes, no 16)

Le thème proposé : « S'habiliter à agir librement en Église avec une conscience éclairée ». La consigne : tenter d'aborder ce sujet sans trop planer dans les sphères théologiques, mais en offrant tout de même une certaine distance critique d'avec la réalité. Comment découvrir les tenants et les aboutissants des situations concrètes que nous vivons et qui interpellent notre conscience? Voilà le défi qui est devant nous.

Le Forum André-Naud du diocèse de Saint-Jean-Longueuil a réuni plusieurs

personnes autour de ce thème, le mardi 13 avril 2010 à l'église Saint-Anastase. On me confie la tâche de formuler quelques repères en vue d'être toujours plus des femmes et des hommes à la conscience éclairée. La même expérience se répète cette fois-ci à la paroisse Saint-Louis de Boucherville, le 10 novembre, au profit du secteur pastoral. Lucien Lemieux, historien, se joint à moi pour ce deuxième rendez-vous, nous fournissant un éclairage historique fort apprécié.

Après avoir établi quelques postulats, je m'appuie sur deux textes évangéliques (la femme adultère et la Samaritaine) pour dégager les traits de l'attitude de Jésus et découvrir quelques repères. Bref, il s'agit d'un temps de réflexion commune qui prétend davantage ouvrir la discussion, favoriser le partage, nous engager dans le débat plutôt que de « régler » une question qui ne se déracine pas de la vie. N'est-ce pas ce que le Forum André-Naud poursuit comme objectif?

QUELQUES POSTULATS

Quatre mises en scène ouvrent notre rencontre. Nous tenons à cette entrée en matière pour affirmer haut et fort que ce qui est premier, c'est la vie. Une femme bouleversée de se découvrir enceinte se questionnant sur son avenir, celui de l'enfant à naître... Un homme ne pouvant plus tolérer la situation inhumaine de son père à l'article de la mort; le respect de la vie n'appelle-t-il pas une « aide finale » à lui apporter...? Une mère de famille envahie par un amour

qui vient changer sa vie et un adolescent qui met les bons mots sur ce qu'il devient : les deux se découvrent homosexuels...

Il faut un temps de silence, ce silence respectueux et nécessaire lorsque la vie nous interroge. La question de la conscience en est une de liberté fondamentale qui fait de cet espace unique et insaisissable de la personne humaine, un lieu de responsabilité, de solidarité et de dépassement. La question de la conscience nous rapproche tout simplement de la quête de bonheur fondamentale de l'être humain. La conscience existe sur deux pattes... et séparer la réflexion de la vie dans laquelle elle s'incarne, c'est faire fausse route. Ce qui est premier, c'est la vie!

Nous vivons dans un grand marché de sens à la vie. Plusieurs voies sont désormais offertes pour qui veut réfléchir au sens de l'existence humaine et parcourir, avec d'autres, une voie qui conduit au bonheur. Et cette diversité est excellente! Certes, il existera toujours des charlatans qui voudront abuser des « bonnes âmes », mais à-côté de ces abuseurs de conscience, il y a tous ces gens honnêtes qui, comme vous et moi, tentent de proposer des voies rendant l'être humain plus humain, voire davantage inspiré par des valeurs spirituelles au service de la destinée humaine.

Cette diversité force chaque croyance à quitter la sphère d'un « prosélytisme-à-œillères » pour se laisser interpeller, se recentrer sur l'essentiel de son

message et agir avec cohérence. Selon l'évolution démographique du Québec nous baignons déjà dans cet univers multireligieux et l'avenir se construira dans ce contexte, sans nul doute.

Insister, en introduction, pour replacer la question de la liberté de conscience sur les deux pattes qui lui permettent d'exister, c'est dire l'importance de toujours situer l'être humain au centre de sa quête de sens et de bonheur : l'être humain bien logé au centre du devenir humain, personnel et collectif. Plus spécifiquement, il faut resituer l'être humain au cœur de toute organisation de croyants puisque celle-ci doit demeurer au service de la relation personnelle et collective avec Dieu.

Dans ce contexte, notre Église (catholique romaine) se retrouve présente, parmi d'autres, offrant un sens à la vie. Est-elle bien disposée pour remplir cette tâche? Est-elle à l'aise dans ce nouveau contexte ou non seulement elle a perdu sa prépondérance, mais elle suscite, pour plusieurs, la suspicion? Et pourtant elle se dit « maîtresse d'humanité¹. »

À LA SOURCE ÉVANGÉLIQUE

Deux textes de l'Évangile de Jean vont nous permettre de dégager des traits révélateurs de l'attitude de Jésus : La femme adultère (Jn 8, 1-11) et l'entretien avec la Samaritaine (Jn 4, 1-42). Dans le premier, Jésus est confronté : il questionne, rencontre, libère la conscience de cette femme et l'introduit

dans l'espace de la nouveauté de Dieu pour elle. Le second texte, la Samaritaine, révèle le lieu et le temps de la présence sacrée de Dieu.

Nous sommes des êtres de parole, de communication. C'est ainsi que nous vivons et que nous nous réalisons. Cette femme surprise en situation fautive est isolée (au centre du groupe), condamnée par une loi qui ne laisse aucune alternative : *Dans la Loi, Moïse nous a prescrit...* Et toi, Jésus, qu'en dis-tu? Beau piège qui entend le condamner à son tour, ou le récupérer. Voici qu'à deux reprises, il se penche et il fait des traits sur le sol. Devant l'évidence de la loi, quelle effronterie!

Que fait donc Jésus? Tout simplement, il ouvre l'espace clos, il crée la distance pour que le visage de Dieu apparaisse au cœur de l'événement. Dieu libère toujours une parole nouvelle! Jésus dégage une parole neuve, chasse la mort, donne à naître une parole créatrice, celle de Dieu pour cette femme. Il cherche à nommer l'amour de Dieu ici et maintenant. Ce faisant, il interpelle la conscience des accusateurs de la femme. La mise en cause de notre conscience entraîne sur la voie de la vérité ; le texte dit que les accusateurs s'en sont allés en commençant par les plus âgés. Cette distance créée et cet espace ouvert ont finalement permis à la femme de réincorporer son histoire et d'entrer de nouveau dans le vouloir de Dieu.

« **F**emmes, où sont-ils donc? Va! » La victoire de l'amour libère la conscience et, de ce fait, réengage à plein dans la mission de la vie. Une conscience en paix est une conscience en mission. « *Désormais ne pêche plus!* » L'amour libère la parole et relie au devenir humain.

Le religieux tend toujours à définir l'espace sacré, à préciser le lieu là où il semble être plus présent qu'ailleurs. Ainsi, église, mosquée, temple et synagogue semblent offrir aux pratiquants la quiétude, les bienfaits de la localisation du sacré. À la Samaritaine² Jésus dit : « *Crois-moi femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... Mais l'heure vient - et maintenant elle est là - où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité...* » C'est dire qu'il n'y a plus d'espace particulier contenant Dieu, sinon l'esprit humain, la conscience humaine. Le temps de Dieu se vit au présent et il ouvre de nouveau l'avenir à la promesse de l'alliance.

Ce premier trait de la réponse de Dieu à la Samaritaine abolit la prétention de toutes les religions d'être la voie obligée qui conduit à Dieu, l'intermédiaire conduisant à Lui. Jésus entre dans le questionnement légitime de la Samaritaine pour dépasser les religions plurielles et concurrentielles et accentuer la vérité de l'être humain, unique et ultime temple de Dieu. Est-ce un discrédit porté aux religions? Non! Mais un fort rappel de leur pertinence dans la mesure où elles acceptent « *la radicale*

autonomie des individus qui sont placés, dans leur conscience, seuls face à Dieu comme face à l'autre...³ »

En affirmant que « *l'heure vient et c'est maintenant* » Jésus resitue le passé dans l'histoire sainte des individus et des religions comme étant un temps fondamental, mais libère du coup le présent et l'avenir. Ils sont le temps privilégié de Dieu, celui de son alliance continue. Le présent et l'avenir sont garants du meilleur de Dieu! Cette affirmation de Jésus à la Samaritaine nous libère d'une religion du passé pour nous introduire dans celle de la mémoire qui ne se réalise qu'au présent et qui nous projette dans l'à-venir. L'inédit de Dieu, donc le meilleur de Lui, est promis pour maintenant.

Voilà donc deux textes fort enrichissants dans notre recherche de repères pour une conscience éclairée. Un Dieu qui dégage pour nous l'espace de sa parole toujours nouvelle, une parole au cœur des événements qui redit l'amour sous sa forme la plus créatrice. L'espace et le temps de Dieu sont réaffirmés sous le sceau de l'alliance vivante pour l'être humain engagé dans le combat d'un monde toujours meilleur à faire advenir.

QUELQUES REPÈRES

À la lumière des conclusions tirées de ces deux textes évangéliques, quels repères pouvons-nous dégager en vue de favoriser une conscience éclairée? Il s'agit ici de placer quelques jalons qui veulent appuyer quiconque entend mener une réflexion honnête et enga-

gée sur l'importance pour la personne croyante de situer la conscience personnelle et collective au cœur de son acte de foi.

L'être humain est désormais questionné de toute part. Les certitudes d'alors ne peuvent échapper au chassé-croisé des remises en cause et des questionnements qui lui demande constamment de revisiter ses choix, ses appartenances, ses fidélités. L'univers médiatique dans lequel nous vivons n'a de cesse de toujours pousser plus en retrait la barrière de l'espace privé pour faire la nouvelle et présenter de l'inédit. Il s'est opéré un immense déplacement dans l'univers relationnel des gens : du bout du clavier de nos ordinateurs, la confrontation à la diversité est désormais accessible et instantanée. En ce sens, l'information, notamment le phénomène de l'internet, a considérablement changé les rapports sociaux. La liberté de conscience n'est pas qu'un résultat, mais elle est l'exercice par lequel l'être humain tente de reconstruire continuellement ses cohérences, ses solidarités, ses choix, ses appartenances et ses fidélités. Loin d'un tout-donné à protéger contre le questionnement d'autrui, une conscience en paix correspond à ce lieu dynamique où l'être humain accepte ce risque de « mettre en jeu » ses motivations profondes au cœur d'une vie appelée à rencontrer la diversité. C'est dire que la certitude spirituelle d'être habité par l'Esprit de Dieu pousse l'être humain à la rencontre, au dialogue et non au renferment sécuritaire. Sinon, la posture croyante est disqualifiée et taxée d'insignifiance.

Parler de conscience, c'est donc retrouver l'être humain devant cet immense défi d'intégration de ses différents rapports. Au cœur de sa conscience, la personne humaine est confrontée à elle-même, ses rêves, ses défis, son histoire, ses désirs. Elle place également l'autre face à soi, l'autre me ressemblant, l'autre m'interpellant par sa différence. La conscience, lieu d'intégration ne peut soustraire l'être humain de son environnement et des rapports qui s'établissent avec l'univers dans lequel il évolue. Et de toute évidence, la conscience humaine se resitue sans cesse par rapport à Dieu, ses expressions multiples, par rapport à l'être humain et sa complexe dimension spirituelle. De nouveau, la conscience humaine se présente non pas sous l'angle d'un lieu de préservation, mais un grand espace de dialogue où l'être humain se reconstruit toujours. La conscience éclairée se forge lorsqu'elle introduit à un « être ensemble » et à une responsabilité commune de cet « être ensemble ». Dès lors, elle agit au présent, elle se réinscrit dans une tradition et elle s'incorpore dans une histoire.

Point n'est besoin d'insister sur le fait que le dialogue est la condition d'une conscience en paix. C'est la condition par laquelle elle est le centre de la vie humaine, là où l'homme et la femme expriment leur grandeur et leur rôle au cœur de l'humanité. De même, c'est la condition de la fidélité humaine à la mission que le Créateur lui a confiée, l'inséparable condition de notre participation à la nouvelle Alliance en Christ.

Voilà le défi qui se présente à nous alors que trop souvent nous sommes confrontés à un monde où tout semble se réduire au « je » et où le refuge de l'île déserte relationnelle est attrayant. Ma conscience se réalise dans le jeu des communications qui dit le besoin de l'autre, son rôle essentiel, dans ma recherche de bonheur.

PARLER DE LA NÉCESSITÉ D'UNE CONSCIENCE ÉCLAIRÉE, QU'EST-CE À DIRE?

Le document conciliaire *Gaudium et Spes* est éloquent; le catéchisme de l'Église catholique romaine est clair et d'autres sources légitimes sont abondantes et accessibles pour souligner l'importance d'une conscience humaine éclairée. Il en va du cheminement des personnes et du mieux-être collectif. Je retiens quelques affirmations qui ont un caractère incontournable.

La conscience est le centre le plus intime et le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où Sa voix se fait entendre.
(GS n° 16)

Par fidélité à la conscience, les chrétiens, unis aux autres hommes, doivent chercher ensemble la vérité et la solution juste de tant de problèmes moraux que soulèvent aussi bien la vie privée que la vie sociale.
(GS n° 11)

La conscience est le premier des vicaires du Christ. (Newman)

Dans la formation de la conscience, la Parole de Dieu est la lumière sur notre route; il nous faut l'assimiler dans la foi et la prière, et la mettre en pratique. Il nous faut encore examiner notre conscience au regard de la Croix du Seigneur. Nous sommes assistés des dons de l'Esprit Saint, aidés par le témoignage ou les conseils d'autrui et guidés par l'enseignement autorisé de l'Église. (DH, 14)

Ces quelques citations traduisent bien comment notre tradition de foi situe la conscience humaine au cœur même de la fidélité à la « *sequela Christi* » et donc à la mission des artisans du Règne de Dieu. La liberté des consciences doit être un fait dont l'Église se réjouit; n'est-elle pas d'ailleurs la condition pour que ses adeptes soient porteurs d'une bonne nouvelle? Rien n'est plus central que cette dimension de la personne humaine, la conscience, là où s'opère un dialogue, clé du discernement, trait d'union entre le passé et le devenir de l'humanité. La conscience éclairée libère les premiers mots de l'engagement des femmes et des hommes pour un monde juste et fermement résolu à un devenir qui les interpelle et les oblige à une constante remise en cause de leurs choix.

En contrepois, nous savons combien l'Église a témoigné d'autres approches de la conscience humaine qui ont malheureusement balaféré son histoire et l'ont détournée de sa mission d'être porteuse d'un Évangile libérateur. Pensons aux croisades, aux mouvements

d'inquisition qui furent pourtant conduits au nom du bien de la conscience des gens. Ce qui aujourd'hui nous apparaît une grossièreté relevait alors d'une conviction profonde. Au risque de jeter un regard anachronique sur ces événements, il est permis de dire qu'en lieu et place de la mission « d'éclairer les consciences » on substituait celle de les diriger, voire même de n'en reconnaître le bien-fondé qu'à la condition d'une obéissance aveugle et absolue.

Plus près de nous, nous retrouvons dans la bouche de Grégoire XVI (1832) cette affirmation pour le moins surprenante : « *De cette source empoisonnée de l'indifférentisme, découle cette maxime fausse et absurde ou plutôt ce délire : qu'on doit procurer et garantir à chacun la liberté de conscience* » (*Mirari Vos*). Les luttes qui suivirent contre les idées modernes ont engendré ces *syllabi* dont *Quanta Cura* (Pie IX) est un sommet énumérant les 80 propositions de condamnation de la pensée moderne, celle qui verse si facilement dans le relativisme. Ce discours ne persiste-t-il pas dans les prises de positions romaines, s'inscrivant nettement en porte-à-faux avec l'enseignement conciliaire?

Parler d'une conscience éclairée, pour nous, chrétiens engagés dans ce monde qui est le nôtre, c'est mettre en lumière le riche héritage d'un concile qui en fait la pierre d'assise non seulement d'une vie chrétienne responsable, mais d'une foi qui agit dans le monde et non à l'encontre de ce qu'il est.

LA CONSCIENCE, UN « ÊTRE-AVEC »

Albert Jacquard disait : « *Ce qui nous fait exceptionnels, ce n'est ni notre intelligence, ni notre mémoire, mais plutôt que nous soyons des êtres de la rencontre* »⁴. Nous sommes des hommes et des femmes de parole et de désir, non comme moyens d'exister, mais comme raisons d'exister, nous rappelle André Fossion. C'est par la Parole que Dieu a créée; c'est par elle, bien vivante que la Nouvelle Alliance a été conclue; c'est toujours par elle, incarnée en nous, que ce Dieu continue d'être un Dieu créateur. Le dialogue se situe bien au-delà d'un simple partage de point de vue, mais il est la posture fondamentale par laquelle l'être humain s'élève au niveau créateur, là où il est uni à son Dieu comme jamais auparavant, faisant de l'Alliance avec lui un événement du présent, un événement prometteur.

... Le mot dialogue est intimement lié à la création et à la Parole (dialogos) : « Au commencement, Dieu créa » (Gn 1,1) et « Au commencement était le Verbe. » (Jn1, 1)... Ainsi, la création est effective « à travers la Parole » ou « au moyen de la Parole ». En ce sens, Jean insinue que, par le dialogue, toutes choses sont créées et, pour cette raison, reliées entre elles.

En tant qu'êtres humains, nous naissons d'un dialogue. Ce dialogue nous forme, nous fait être ce que nous sommes et nous rend capables graduellement de découvrir notre

*véritable identité. Il fait de nous des êtres de communion.*⁵

La conscience personnelle, loin d'être ce qui isole la personne humaine ou ce qui la confine dans un individualisme hermétique, est plutôt ce qui l'unit aux autres. Son origine latine « *cum-scientia* » signifie bien que nous sommes tous et toutes en quête d'une connaissance partagée, voire d'une complicité avec le monde qui nous entoure. La conscience n'est donc pas qu'unique et personnelle, mais partagée et collective. Rechercher à développer une conscience éclairée, c'est professer le besoin de l'altérité, de la complémentarité, plus encore, d'une recherche collective qui unit les chercheurs de sens, les chercheurs de Dieu. C'est fondamentalement en ce sens qu'André Fossion ose dire que l'être humain est un être de parole, non comme moyen d'exister, mais comme raison de le faire. L'être de parole est toujours à la recherche de l'autre qui l'amènera à mieux se comprendre, à mieux articuler son désir pour un monde meilleur, à mieux écouter pour discerner les signes de Dieu dans notre monde.

CONCLUSION

Mais alors, quand notre conscience se sent-elle interpellée? Elle l'est lorsque la vie, la beauté du monde et la foi en l'avenir sont en cause. Elle l'est lorsque la liberté de l'Évangile nous déstabilise, nous interpelle et nous conduit à ces carrefours où le Fils nous dévoile, de nouveau, les traits de son Père. Elle

l'est à chaque fois que l'être humain est au centre du projet collectif, ecclésial, au centre d'une destinée qui nous relie à Dieu.

La conscience est en cause lorsque nous rencontrons des chrétiens engagés au cœur du monde, encore et toujours en quête de Dieu, associant témoignage et recherche incessante de ce Dieu toujours autre. Notre conscience est saisie lorsque nous croisons ces constructeurs du Règne de Dieu, tous ceux et celles qui militent pour un monde meilleur. Elle l'est encore lorsque leurs mots nous plaisent et nous font célébrer la vie. Notre conscience est attentive et engagée lorsque des hommes et des femmes osent partager leur espérance sans craindre d'être malhabiles.

André Naud, regretté théologien de chez nous, établissait quatre éléments pour une conscience éclairée; ils constituent une merveilleuse conclusion à ces quelques réflexions.

- ❖ La conscience garde jalousement pour elle le dernier jugement à poser;
- ❖ ce jugement, selon le meilleur de l'inspiration chrétienne;
- ❖ la conscience est soucieuse de s'informer autant qu'il faut;
- ❖ et elle est tout le contraire d'une conscience naïve : elle est convaincue et prudente.

Le philosophe Albert Jacquard affirmait, à Montréal à l'été 2009, cette

phrase non équivoque : «*Ce qui est sacré, c'est nous, à cause de notre conscience. En soi, la terre, la nature ne le sont pas...* »

Que rajouter de plus?

Notes :

1. Jean-Paul II, Lettre apostolique « *Le progrès rapide* »
2. Cette partie concernant le texte de l'entretien avec la Samaritaine est tirée du volume de Frédéric Lenoir : « *Le Christ philosophe* »
3. *Op. cit.* p. 284
4. *Propos recueillis lors de la conférence d'Albert Jacquard au Forum social québécois de 2009.*
5. Carmelle Bisson, Joan Campbell, *Bulletin CRC été 2007*, p. 7.

Alain Ambeault

C.S.V.



SECTION : 4


**Vie du
réseau**

Nomination des évêques : Pourquoi la parole du Peuple ne compte-t-elle pas?

Tout récemment, un évêque démissionnaire québécois s'adressait à ses ouailles en attirant leur attention sur la nomination éminente de son successeur; il en parlait en termes de « *don de Dieu pour notre Église* ». Sans nul doute, la présence d'un pasteur-évêque au milieu de son peuple est une Bonne Nouvelle. Il appelle la communauté chrétienne à la fidélité à l'évangile, à son annonce et il la convoque à toujours recréer son unité en Jésus Christ. En outre, il doit, avec ses collaborateurs(trices), faire en sorte que l'Église soit en dialogue constant avec le monde qui lui donne corps, condition essentielle de sa mission.

Les chrétiens reconnaissant le Verbe, la Parole de Dieu à travers le Christ de Pâques, ne sont-ils pas tous porteurs de cette Parole puisqu'ils forment son Corps de Ressuscité? Comment se fait-il qu'ils n'aient rien à dire sur la nomination de leurs pasteurs? Saint Paul ne dit-il pas que nous formons tous et toutes le Corps du Christ? « *Car nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit*

pour être un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit » (1 Co 12,13). Tous les membres du corps sont importants, de sorte que tous ont leur mot à dire : « *L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi, ni la tête dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous* » (1 Co 12,21). Saint Paul ajoute : « *Bien plus, même les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont nécessaires, et ceux que nous tenons pour les moins honorables, c'est à eux que nous faisons le plus d'honneur. Moins ils sont décents, plus déceamment nous les traitons* » (1 Co 12,22-23). Et dans ce corps du Christ qu'est l'Église, il y a diversité de dons que tous les membres doivent reconnaître et respecter. Peut-on réduire au silence les membres du corps qui n'exercent pas l'autorité?

Les deux prochaines années enregistreront un changement majeur au sein de l'Église québécoise : 42 % des évêques (8 sur 19 ayant la charge d'un diocèse) auront à remettre leur démission au Saint-Père selon les termes du Droit Canon. À courte échéance, les catholiques du Québec vivront un renouvellement majeur de leur leadership ecclésial. Il va sans dire que de nombreuses questions s'imposent : qui seront ceux (puisque les femmes sont exclues) qui remplaceront les évêques démissionnaires? De quelle tendance seront-ils? D'où proviendront-ils? Quels parcours auront-ils? Quelle préparation? Auront-ils une connaissance réelle de la situation actuelle du Québec? Pour les membres du Forum André-Naud (regroupement de chrétiennes et

de chrétiens convaincus de l'importance d'une libre pensée et expression en Église qui s'enracinent dans le mouvement conciliaire de Vatican II), une question surgit : les chrétiens des diocèses concernés auront-ils un mot à dire dans la nomination de leur évêque? Il en est de la bonne santé du corps du Christ qu'est l'Église : « *Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance; si un membre est à l'honneur, tous les membres partagent sa joie* » (1 Co 12,26).

Force est de constater que vingt siècles plus tard, la majeure partie du Peuple de Dieu n'a strictement rien à dire dans la nomination de leur évêque. Il y a bien une consultation auprès d'un nombre très restreint de personnes afin de recomposer périodiquement une banque de prêtres reconnus aptes à accomplir cette tâche, mais aucun lieu où le Peuple de Dieu puisse exprimer ses attentes légitimes. Tout se passe sous le sceau d'un secret pontifical hermétique à toute intrusion et une enquête assurant la fidélité romaine du candidat retenu.

A l'occasion de sa dernière assemblée générale, le Réseau des Forums André-Naud a décidé de prendre la parole afin de sensibiliser les catholiques à cet état de fait inacceptable. Le Concile Vatican II n'a-t-il pas affirmé haut et fort que tous les chrétien(ne)s forment le Peuple de Dieu? Peut-on se priver de la parole de la majorité, afin de bien choisir celui qui dirigera la destinée d'une Église locale? Les catholiques des diocèses concernés doivent se mobiliser et faire

connaître, sans même y être invités, aux autorités ecclésiales leur opinion légitime. Plus encore, le Forum André-Naud souhaite, qu'une fois nommé, le nouvel évêque soit mis au courant, sans délai, de l'opinion ignorée des personnes qu'il est désormais appelé à servir, et ce, au nom de la dignité du Peuple de Dieu.

Nous souhaitons ardemment que tous les diocèses du Québec aient la préoccupation de voir notre Église changer ses règles de consultation en vue de la nomination des évêques. Demandons donc à nos évêques actuels de faire preuve de courage et de détermination, par fidélité à l'Évangile et à l'Église telle que promue par Vatican II, afin de rassurer les chrétien(ne)s de leur diocèse que la nomination de leur successeur reflétera le résultat d'une vraie consultation auprès de toutes celles et de tous ceux qui croient encore que l'Église catholique porte le message d'espérance du Christ ressuscité.

L'Église catholique romaine cessera de heurter de plein fouet la conscience des femmes et des hommes d'ici, pour la plupart rattachés, en principe, à cette Église, le jour où elle acceptera de changer profondément sa façon de faire et de laisser libre cours à la circulation de la parole. Saint Jean ne dit-il pas de tous les chrétiens? « *Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn 1,12), et plus encore : « *Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu* » (Jn 1,13).

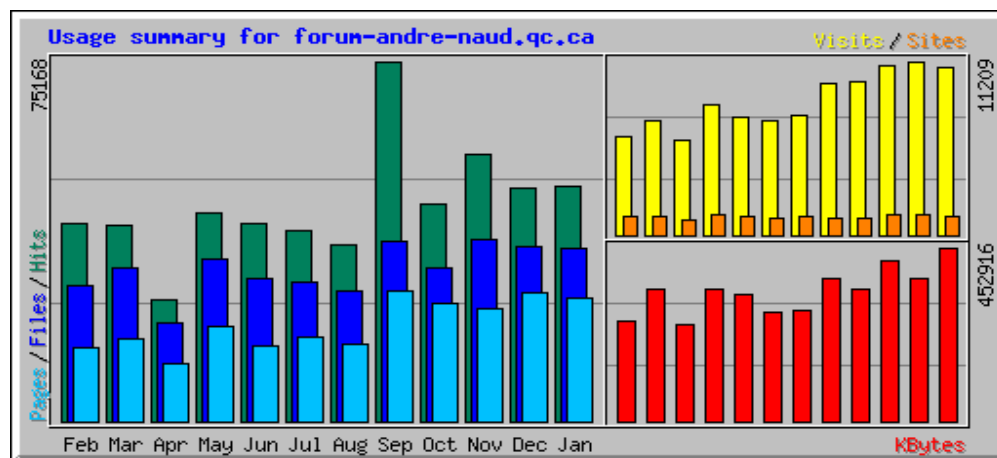
N'est-ce pas ainsi que se discernent les signes de l'Esprit étroitement tissés aux fibres d'une vie belle et complexe?

Alain Ambeault, c.s.v.
Abbé Raymond Gravel
pour le Réseau des Forums André-Naud



Coup d'œil sur le site internet

**Fréquentation de votre site internet en chiffres
selon un rapport généré le 31 janvier 2011**



Sommaire par mois								
Mois	Moyenne quotidienne				Totaux mensuels			
	Hits	Files	Pages	Visits	Sites	Visits	Pages	Files
Jan 2011	1579	1165	834	349	1243	10844	25866	36137
Dec 2010	1568	1174	867	361	1285	11209	26880	36418
Nov 2010	1863	1268	779	365	1332	10950	23385	38053
Oct 2010	1463	1037	794	320	1126	9935	24627	32154
Sep 2010	2505	1247	909	326	1050	9780	27284	37418
Aou 2010	1185	883	523	247	1182	7676	16222	27395
Jul 2010	1282	939	562	236	1072	7321	17450	29114
Jun 2010	1372	990	521	253	1182	7618	15659	29709
Mai 2010	1401	1088	643	271	1264	8408	19934	33733
Avr 2010	841	685	401	203	975	6118	12034	20574
Mar 2010	1321	1032	554	238	1179	7394	17194	32004
Fev 2010	1480	1017	551	225	1162	6304	15432	28476
Moyenne	1488	1044	662	283	1171	8630	20164	31765
Totaux						103557	241967	381185

Les statistiques fournies par le serveur du site internet du Réseau des Forums André-Naud affichent pour les douze derniers mois une moyenne *quotidienne* de **283 visites**, et une **augmentation de 55 %** de ces visites durant la même période.

Une visite se définit ainsi : Quand une requête est envoyée au serveur depuis une adresse IP donnée, le temps écoulé entre la requête présente et la précédente requête provenant de cette même adresse est calculé. Si cet intervalle de temps est supérieur à 30 minutes, alors on considère qu'il s'agit d'une nouvelle visite sur le site.

Une autre statistique intéressante est celle des **visiteurs**, identifiés sur le tableau comme **sites**. De février 2010 à janvier 2011, notre site internet a reçu une moyenne mensuelle de 1171 visiteurs différents. Ces visiteurs ont effectué en moyenne 8630 visites par mois. Durant cette période, ces visiteurs ont augmenté leur nombre de visites quotidiennes de 55 % et le nombre d'articles lus quotidiennement, identifiés dans le tableau comme **pages**, de 51 %.

Nous soulignons la participation de Luc Munn qui a effectué récemment la mise à jour de la page du FAN de St-Jean/Longueuil. Chaque équipe locale est invitée à suivre son exemple. Nous sommes à votre service pour vous aider à éditer vos documents sur le site internet.

Nous soulignons également les nombreux écrits de Pierre-Gervais Majeau, du FAN de Joliette, qui a nourri le site de ses réflexions sur la foi et la religion selon une optique *varonienne*. Pour retrouver ces réflexions, ou celle de tout autre auteur, écrivez son nom dans le champ « Recherche ».

Merci donc à nos collaboratrices et collaborateurs. Merci à ceux et celles qui ont ajouté leurs commentaires aux articles. Nous espérons que le site internet devienne de plus en plus un FORUM pour un *aggiornamento* de notre Église.

Raymond Anctil et Michel Bourgault,
vos webmestres

FICHE D'INSCRIPTION POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

MEMBRE :

*Tout baptisé, toute baptisée, engagé(e) dans les activités de l'Église.
1^{re} adhésion = 50 \$ ~ Cotisation régulière = 25 \$*

SYMPATHISANT / SYMPATHISANTE :

Soutien ; bulletin inclus = 50 \$

ABONNÉ / ABONNÉE À L'INFORMATION :

Bulletin seulement = 25 \$

NOM : _____ PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____

TÉLÉPHONE : _____

COURRIEL : _____

FONCTION : _____

LIEU (paroisse, institution) : _____

Indiquez votre choix :

Membre : Sympathisant/Sympathisante : Abonné/Abonnée :

Signature : _____

Date de l'inscription : _____

Chèque au nom du :

**RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD
1015, rue Saint-Donat, app. 3
Montréal (Québec) H1L 5J6**

CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES

Les **membres** contribuent par un montant de **50 \$ la première année** et **25 \$ (ou plus si désiré) les années subséquentes**.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2010 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA du 2012.

Par l'expression « *la veille* », on peut entendre les mois de *septembre* et *octobre*.

La contribution financière n'est pas un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

Les sympathisant(e)s

Il leur est demandé une contribution financière de **50 \$ par année**. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut l'AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du forum, est l'achat d'un produit. Le coût de **25 \$ pour les publications d'une année**, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera quatre publications par année).



Réseau des Forums André-Naud

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

*Claude Lefebvre
André Gadbois
Denis Normandeau*

MISE EN PAGE

Élise Bourgault

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION

Michel Bourgault

PHOTOCOPIE

PIXEL Impression/Print, Joliette

SECRÉTARIAT

*Adresse de courriel : forum.andre.naud@sympatico.ca
Adresse postale : 1015, rue Saint-Donat, app. 3
Montréal (Québec) H1L 5J6*

Site internet : <http://forum-andre-naud.qc.ca>